



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





EX BIBLIOTHECA  
EDMVNDI LAFOND



Vet. Fr. III B 2595







**CHANTS**  
**CIVILS ET RELIGIEUX**

*Ouvrages du même auteur.*

---

**SATIRES DRAMATIQUES. — POT-DE-VIN ET EROSTRATE,**  
1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50 c.  
**IAMBES — IL PIANTO — LAZARE. 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.**

Imprimerie de H. Fournier et C<sup>ie</sup>, 7 rue Saint-Benoît.

# CHANTS

## CIVILS ET RELIGIEUX

PAR

AUGUSTE BARBIER

Auteur des *Iambes*

SECONDE ÉDITION

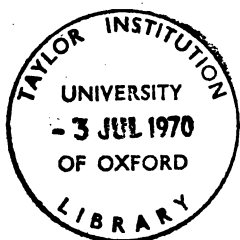
REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

42, GALERIE DE L'ODÉON.

—  
1842



## AVANT-PROPOS.

**Ab Jove principium, Musæ : Jovis omnia plena.**

**VIRGILE.**

Ce qu'il y a eu d'admirable dans la poésie antique, c'est qu'elle a presque toujours eu un but général et religieux, en même temps qu'elle songeait à plaire par la belle simpli-

cité des formes. Homère et Hésiode, Eschyle et Sophocle, Aristophane et Ménandre, et les lyriques comme Pindare et Alcée, tous ont appliqué leur génie soit au développement moral de l'homme, soit à l'exaltation des gloires de l'Olympe et des grandeurs de la cité. Les Romains en ce sens ont suivi l'exemple des Grecs. Virgile, Horace, Lucrèce, Lucain, Juvénal, les princes de la littérature, ont chanté l'agriculture, les héros de la patrie, les mystères de la nature des choses, ou stygmatisé les ridicules et les vices de leurs concitoyens. Rarement ils ont tourné leurs regards sur eux-mêmes et se sont

pris pour sujets de leurs chants : et encore ,  
les élégiaques , comme Tibulle , ont-ils mêlé  
souvent à leurs soupirs d'amour Rome et  
les Dieux.

Chez les modernes, la poésie semble  
s'être concentrée davantage dans le cercle  
des émotions individuelles. La personnalité  
du poète est le pivot sur lequel roulent les  
trois grands actes de l'épopée du Dante.  
Cela vient certainement du jeu plus im-  
portant de la conscience, de la réflexion  
profonde et de l'examen de soi-même, ins-  
pirés aux hommes par le christianisme. L'a-

analyse est devenue le vif besoin de l'intelligence, et en même temps qu'elle s'étendait avec la science aux choses extérieures, elle s'est naturellement appliquée aux sentiments de l'âme. De là est née la rêverie, production toute chrétienne et inconnue aux anciens; de là sont sortis saint Augustin et Pétrarque, les deux grands maîtres de l'analyse intérieure.

De notre temps la place du moi, si bien faite dans l'art par ces hommes illustres, est devenue plus large encore, trop peut-être. Elle s'est accrue, ce me semble, par

le manque de foi, non-seulement aux choses religieuses, mais aux choses politiques. La philosophie du dernier siècle ayant ébranlé les croyances catholiques, et l'expérience fatale des révolutions ayant attiédi le cœur du citoyen, il en est résulté que l'individu n'a plus cru qu'à lui-même, à ses propres sensations, et qu'en se plaçant sur l'autel, il s'est encensé, divinité bonne ou mauvaise. Renouvelée de cette manière, la poésie de notre âge a poussé une gerbe de fleurs sublimes, mais quelquefois aussi d'une odeur énervante et délétère.

Loin de moi cependant la pensée de proscrire toute poésie ayant pour base la personnalité. Je sais quels services elle a rendus à la psychologie; combien elle a augmenté ses richesses, et ouvert des jours nouveaux et profonds dans son obscur domaine. Tout ce qui tend à compléter le tableau de l'homme n'est pas inutile: en fait d'art et de sentiment il faut bien se garder d'être exclusif. Seulement, ce qui est important peut-être aujourd'hui, c'est de lutter contre la confusion des idées et le scepticisme des temps, en essayant de retrouver le sentiment général et religieux des

anciens dans la poésie moderne, et en tournant au profit de la patrie et de l'humanité les beaux talents qui pourraient s'user dans la contemplation orgueilleuse du moi.

Déjà les grands poètes du siècle de Louis XIV nous ont indiqué la voie. Attirés par le goût et l'amour du beau sur les traces des anciens, ils ont exercé leur génie en dehors du moi, et ont employé tout ce que le ciel leur a départi de brillantes facultés à la moralisation de l'homme et à la glorification de l'Etat, au point de

vue monarchique. Cette tradition n'est pas à dédaigner; et le point de vue changé, l'horizon plus vaste, la liberté admise, il est bon de continuer l'œuvre du dix-septième siècle, en l'agrandissant, s'il est possible. Et puis ce mouvement s'opère progressivement autour de nous dans la poésie européenne. Uhland par ses chants populaires, Miskiewicz par ses poèmes, Manzoni par ses hymnes et son roman des *Fiancés*, Mamiani par ses légendes nationales, le poète des chartistes et le tory Milnes, par leurs vers pour le peuple, tous débutants ou maîtres achevés, chacun suivant sa croyance et son

originalité, manifestent assez hautement cette tendance nouvelle. Enfin même parmi nous, la majeure partie de nos poètes éminents essaie cette transformation ; et plus d'un s'est avancé d'un pied ferme et glorieux sur le terrain de la poésie générale et religieuse.

Ainsi donc l'exemple et les traditions ne manquent ni dans le passé, ni dans le présent, et il semble que ce point de vue devienne plus clair de jour en jour. Il ne s'agit plus seulement de rattacher au ciel l'individu, mais encore l'ensemble des êtres. Relier la cité, la nation, l'humanité, au Dieu

unique, comme les anciens le faisaient aux dieux du paganisme, tel est le but, ce me semble, vers lequel convergent les efforts de l'art moderne. Montrer la divinité dans le spectacle de la nature et dans le jeu des institutions civiles, faire partout sentir, avec les formes du beau, sa présence sur terre, telle est la tâche à laquelle il paraît utile aujourd'hui de s'appliquer ; car peut-être est-ce un moyen d'amener les masses aux sentiments élevés et de diminuer le nombre des passions égoïstes et brutales. C'est donc dans ce dessein que, quittant les sentiers de la satire et les réalités fangeuses de la rue, j'ai suivi

d'illustres modèles dans des routes inconnues à mes pas , et j'ai appelé les vers que je livre au public : *Chants civils et religieux.*



A LA MEMOIRE

DE MA MÈRE.

---



### INVOCATION.

**Il ne faut pas s'emplir la bouche et la poitrine**

**Uniquement d'air pur ,**

**Mais il faut aspirer aussi l'ame divine**

**Qui régit tous les corps parsemés dans l'azur .**

C'est par un nœud divin que se tiennent les choses ,

C'est par un joint sacré que les effets aux causes

Se rattachent dans l'univers ,

Et forment un grand tout des éléments divers.

Le monde est contenu dans le sein d'un seul être

Qui de tous les côtés l'anime et le pénètre :

Dans la nature et dans l'humanité

A travers l'infini des soleils et des ombres ,

Dieu filtre et se déroule , ainsi que l'unité

Se développe dans les nombres.

Ah ! qu'il respire dans mes chants  
 Comme il respire au sein de l'aveugle matière ;  
 Que son souffle immortel anime mes accents  
 Comme il échauffe aux cieus les globes de lumière !

Qu'il donne à mes élans pieux  
 La beauté qui réside en son plus mince ouvrage ;  
 Et que son nom sacré, traversant chaque page ,  
 Porte dans tous les cœurs l'émoi religieux !



## **HYMNE A LA TERRE.**



## HYMNE A LA TERRE.

Lorsque l'homme animé d'une haleine immortelle

S'élança tout vivant du vaste sein de Dieu ,

L'objet qui le premier frappa son œil en feu

Fut le corps ravissant de la jeune Cybèle.

Le soleil sur son front aimait à resplendir ,  
Les vents harmonieux baisaient sa chevelure ,  
Et sa gorge embaumée était si blanche et pure ,  
Que sentant naître en soi l'amoureuse nature ,  
L'homme ouvrit les deux bras et voulut la saisir.

Mais elle recula devant l'étreinte avide ,  
Et , comme en un désert , à l'aspect du chasseur ,  
L'antilope à l'œil bleu s'enfuit d'un pied rapide ,  
Elle perça des airs l'immense profondeur.  
Et la voilà courant , bondissant dans l'espace ,  
Laissant ses longs cheveux pendre au souffle du vent ,  
Présentant au soleil ses deux seins pleins de grâce ,

Et découvrant à l'homme emporté sur sa trace  
De sublimes beautés à chaque mouvement.

« Arrête, arrête-toi, divine créature !

Et tourne sur mes yeux tes yeux calmes et doux ;

Comme toi, je suis fils de la sainte nature,

Je porte le nom d'homme et je suis ton époux.

Dieu nous fit l'un pour l'autre, ô Vierge vagabonde !

L'un par l'autre il voulut que nous fussions heureux ;

Livre-moi donc sans peur ta poitrine féconde,

Nous n'aurons pour témoins de notre amour, au monde,

Que le flambeau du jour et la voûte des cieux. »

Elle n'écoutait rien , et la parole humaine  
Tombait dans l'univers comme un bruit sans échos ,  
Et bondissant toujours et sans reprendre haleine ,  
Elle frappait les airs de ses pieds inégaux.  
Cependant l'homme ardent , toujours à sa poursuite ,  
Redoublait ses efforts comme un coursier sans frein :  
Déjà sur son épaule il étendait la main ,  
Quand, toute haletante et lasse de sa fuite ,  
Elle se transforma d'un mouvement soudain.

L'homme alors vit la nuit s'abaisser et descendre  
Sur l'orbite effrayant d'un abîme profond ,  
Sur un gouffre chargé de fumée et de cendre

Et résonnant de bruits étranges et sans nom :  
Là , l'éclair entr'ouvrit son aile flamboyante ,  
Le tonnerre gonfla sa voix rauque et bruyante ,  
Et des blocs de granit montèrent dans les airs ;  
Le soleil s'éteignit : les cieux furent couverts  
Des ruisseaux empourprés d'une lave bouillante.

A ce grand changement l'intrépide coureur  
Se sentit pénétré d'une sainte terreur.  
Une sueur glacée inonda son visage ,  
Il frémit , et de l'air le précieux passage  
Dans sa gorge un moment par l'effroi fut coupé.  
Trois fois il s'approcha du volcan escarpé ,

Trois fois il recula ; puis reprenant courage ,  
Il s'élança d'un bond au travers de l'orage,  
Pour ressaisir encor le fantôme échappé.

Vain effort ! le volcan n'était plus ; à sa place ,  
Les flots impétueux d'un océan sans fin  
Lançaient leur blonde écume au firmament divin ,  
Et reflétaient les cieux dans leur claire surface.  
Les vents s'y promenaient en troupeaux mugissants ;  
Et leurs pieds vagabonds creusant mainte crevasse,  
Laisaient voir au soleil , difformes et changeans ,  
Sous les plis onduleux de la liquide masse,  
Les grands corps écaillés de cent monstres nageans.

« O trompeuse déesse ! ô femme , tu m'abuses !

Cria-t-il à l'aspect du nouvel élément ,

Mais malgré tes détours et tes nombreuses ruses ,

Tu ne peux échapper à ton mortel amant.

Tu te caches en vain sous une mer profonde :

Ah ! sous le voile épais de ton vêtement bleu ,

Je suivrai jusqu'au bout les volontés de Dieu ;

Et pour te posséder , je traverserai l'onde

Comme j'ai traversé les abîmes du feu. »

Il dit , et par les airs laissant rouler sa plainte ,

Dans la mer mugissante il se plonge sans crainte ,

Et bat de ses deux mains les flots tumultueux ;

Mais sous ses membres nus les vagues se durcissent ,  
Leurs sommets blanchissants en longs poils se hérissent,  
L'océan prend un corps , un corps fauve et hideux :  
Ce n'est plus une mer qui fume et qui bouillonne ,  
C'est un vaste animal , une ardente lionne  
Qui , le poitrail au vent , pousse des cris affreux.

O merveilleux effet de la force divine  
Que l'homme , enfant du ciel , portait en sa poitrine !  
O sentiment du droit , ô pouvoir du cerveau !  
L'homme semblait une ombre , une vaine apparence ,  
Le monstre était énorme , et sous sa large peau  
Hurlait et bondissait en signe de défense ;

Et malgré son néant, l'homme ne craignit pas  
De présenter le front à l'animal immense,  
Et seul, de le combattre armé de ses deux bras.

La lutte fut terrible et de longue durée ;  
Chacun y déploya tout le feu de son corps ,  
Et tout ce qu'en naissant la puissance sacrée  
Mit dans ses reins charnus de musculeux ressorts.  
Mais , hélas ! dans les nœuds de l'étreinte serrée ,  
L'homme plus d'une fois sentit l'ongle pesant  
Labourer le tissu de sa chair déchirée ;  
Plus d'une fois , hélas ! les gouttes de son sang .  
En longs et noirs sillons tachèrent l'empyrée.

Enfin le monstre est pris entre ses bras nerveux ;  
Et les serrant sur lui comme une forte chaîne ,  
Il lui fait , gueule ouverte et poumon sans haleine ,  
Étendre comme un mort ses membres vigoureux .  
Alors , près d'exhaler son âme redoutable ,  
L'animal frappe l'air d'un soupir lamentable ,  
Et tellement plaintif , que le victorieux  
Entr'ouvre ses deux bras ; et Cybèle expire et  
Se déroule à ses pieds vaincue et gémissante .

O Terre aux larges flancs ! ô Terre au vaste sein !  
D'où le ciel étoilé voit d'un regard serein ,  
Ainsi que le lait pur d'une mamelle immense ,

Couler en mille jets le flot de l'existence !

O Terre magnifique ! ô Terre au vaste sein !

L'homme a fait ta conquête , il est ton souverain ,

Ton magnanisme époux , ton vainqueur et ton maître !

Et tout ce que de beau peut renfermer ton être ,

Tout ce que ton grand corps, dans ses flancs caverneux,

Enserre obscurément de muscles radieux ,

De larges fibres d'or , de veines de porphyre ;

Et tout ce que ta face , en son charmant sourire

Épanouit au ciel de grâce et de fraîcheurs ,

Tes légers animaux , tes ondes et tes fleurs ,

Tout appartient à l'harame et forme son empire.

Il est vrai que celui par lequel tout respire ,

Et qui dans chaque chose infusa la douleur ,

Voulut que l'amoureux de ta jeune splendeur ,  
L'homme attendît longtemps le jour de ta défaite,  
Et chèrement payât sa brillante conquête.  
Hélas ! ce n'est qu'au prix de son sang répandu ,  
Au prix de sa sueur et d'un travail ardu ,  
Au prix d'un dur combat , d'une lutte infernale ,  
Qu'il a vu s'incliner ta fierté virginale ;  
Mais , amante superbe , il te possède enfin :  
Ses bras en te domptant touchent au but divin.  
O Terre ! maintenant ne sois pas inhumaine ;  
Pour faire à ton vainqueur oublier toute peine ,  
De germes plus féconds emplis tes vastes flancs ,  
Et donne-lui sans peur d'innombrables enfans.  
Que ton corps de granit , dans toute sa courbure ,

Se couvre d'un manteau d'éternelle verdure ;  
Que les vents printaniers , les humides zéphirs ,  
Le tiennent constamment en amoureux désirs ;  
Et que le prince ardent des voûtes éthérées ,  
Pénétrant de ses feux tes entrailles sacrées ,  
Nourrisse abondamment en ton sein producteur  
Les germes déposés par ton heureux vainqueur.  
Terre , Terre féconde , enfante sans relâche ,  
Et , joyeuse , toujours recommence ta tâche.  
Pour ton royal époux ne te repose pas ;  
Sous tous les points du ciel , et dans tous les climats ,  
Comble-le des trésors de ta riche nature :  
Puisse-t-il à son tour ne point te faire injure ,  
Et comme un cœur lassé des plus nobles attrait ,

Puisse-t-il ne jamais payer tant de bienfaits

Par l'orgueilleux dédain de tes grâces sublimes,

Et le lâche abandon de tes flancs magnanimes !

## **HYMNE AU SOLEIL.**

---



**II.**

**HYMNE AU SOLEIL.**

Salut , puissant globe de feu  
Qui donnes aux mortels la lumière et la vie ;  
Image la plus belle et la plus infinie  
De la gloire de Dieu ,

Brillant soleil , salut ! Nulle fête pompeuse

N'est comparable au spectacle divin

Que , sans jamais vieillir , ta face radieuse

Nous déroule chaque matin.

Aussitôt que l'aube vermeille

Du monarque des airs annonce le retour ,

Par les bois et les monts , et les mers , tout s'éveille :

Et la terre frissonne aux approches du jour.

Et le prince apparaît : d'abord son diadème

Et ses rayons empreints d'une molle pâleur ,

**Puis le sommet du front et la face elle-même**

**Dans toute sa splendeur.**

**Et le voilà qui monte et qui toujours s'avance ,**

**Plus rouge qu'une meule au sortir du brasier ,**

**Semant l'âme et la vie avec magnificence**

**Aux moindres éléments de l'univers entier.**

## Le voilà, du plus haut de la voûte profonde

**Comme un jeune chasseur qui prend un large essor ,**

## Perçant l'air et les bois, les montagnes et l'onde

**De mille flèches d'or.**

Et voilà qu'à l'instant mille bruits retentissent

Au sein des airs , des plaines et des bois ;

Tous les êtres vivans dans un concert unissent

Leurs sifflemens, leurs cris, leurs plaintes et leurs voix.

Et des seins haletans , des humides poitrines ,

S'épanche à flots dorés une vaste clameur ,

Un torrent de soupirs et de notes divines

Qui rejaillit au ciel en hymne de bonheur.

Et le ciel bleu devient un grand temple sonore ,

Où , devant le soleil comme un autel en feu ,

**La terre palpitante au souffle de l'aurore**

**Bénit les bienfaits de son Dieu.**

**O spectacle sublime ! ô scène magnifique**

**Inconnue aux enfans de la triste cité ,**

**Et que l'herbe des monts et le chaume rustique**

**Contemplant tous les jours dans leur humilité !**

**O concert merveilleux ! ô vaste symphonie ,**

**Où le moindre habitant de la terre et du ciel ,**

**La mouche ou le ciron , a sa part d'harmonie**

**Et son rôle pieux dans l'hymne universel !**

Heureux l'homme qui peut aussi bien que la plante ,  
Que la vague des mers et l'oiseau des vallées ,  
Saluer le retour de l'aube rougissante ,  
Et chanter le soleil et ses premiers rayons !

Heureux celui qui peut à cette source immense  
Retremper son courage et puiser de l'espoir ,  
Pour porter plus gaîment le faix de l'existence,  
Et marcher sans fléchir jusqu'au tomber du soir !

Heureux l'homme surtout qu'aucun remords n'altère,  
Et qui peut s'écrier dans un pieux émoi :

O globe éblouissant, ô soleil de la terre,

Mon cœur est aussi pur que toi !

---



## **HYMNE A LA NUIT.**



---

II

HYMNE A LA NUIT.

O Nuit ! que de choses sublimes

Éclatent sur ton vaste sein ,

Et comme Dieu pare tes cimes

Dans un magnifique dessein !

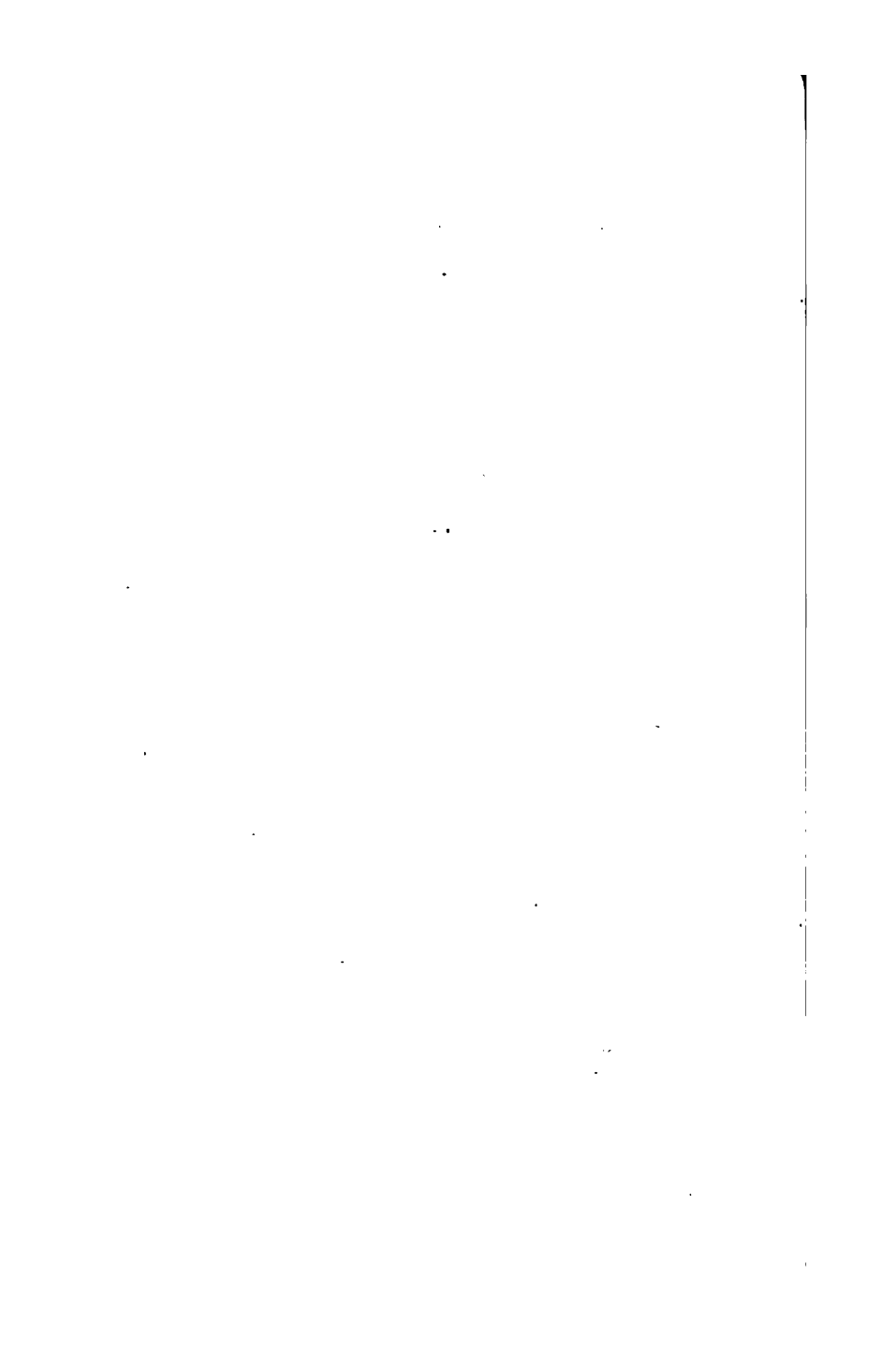
Souvent le jour , l'orbe solaire  
De clartés remplit trop nos yeux :  
Il nous fait trop briller la terre ,  
Toi , tu ne montres que les cieux.  
La nuit , l'infinité des mondes  
Dévoile toutes ses splendeurs ;  
La nuit , les étoiles profondes  
Germent aux cieux comme des fleurs ;  
La nuit , le ciel est un parterre  
Où mille lys éblouissants ,  
Au souffle des vents caressans ,  
Meuvent leurs tiges de lumière.  
Et là , dans le calme et la paix ,  
Tandis que des lueurs vermeilles ,

Comme de vivantes abeilles ,  
Parcourent les divins bosquets ;  
Tandis qu'au travers de la plaine ,  
D'autres lueurs au doux reflet  
Épanchent leur clarté sereine ,  
Comme un brillant fleuve de lait ,  
La lune , à l'horizon immense ,  
Découvrant son front argenté ,  
Paraît dans la magnificence  
De son exquise pureté.  
Mais bientôt délaissant la terre ,  
La terre aux ardentes rumeurs ,  
Elle prend son vol solitaire  
Vers les scintillantes hauteurs :

Et comme une vierge rêveuse  
Qui cherche de paisibles lieux,  
On la voit longtemps dans les cieux  
Fouler l'arène lumineuse.  
Quel doux éclat, quel feu charmant !  
Bien que l'âme de notre monde,  
Le soleil à la tête blonde,  
Ait déserté le firmament ;  
Que loin de lui la terre nage  
Dans les flots de l'obscurité,  
La douce lune au blanc visage  
Nous rappelle encor sa beauté.  
Oui, son beau disque nous retrace  
Les lueurs de l'astre enflammé,

Comme une amoureuse avec grâce  
Porte en son cœur l'objet aimé.  
Et moi , dont le regard contemple  
La sublime et sainte pâleur ,  
Moi , qui voudrais à son exemple  
Tenir un peu du grand moteur ,  
Je dis : Mon âme , fais comme elle ,  
Sois le reflet harmonieux  
De cette splendeur éternelle  
Qui reluit par-delà les cieux.

---



## **HYMNE A LA MER.**



#### IV.

#### HYMNE A LA MER.

Chantons les vastes flots ! tous les bardes du monde

Ont chanté les flots gracieux ;

Car c'est du sein brillant de la vague profonde

Que sort chaque matin leur prince radieux ;

Lorsque étalant dans l'air leur chevelure blonde ,  
Ses coursiers aux pieds d'or s'élancent dans les cieux.

Chantons les vastes flots ! leur cristal magnifique  
Est le splendide et pur miroir  
Où , depuis le repos de la nature antique,  
Le sublime Uranus aime le mieux se voir ;  
Et dans lequel le Dieu terrible ou pacifique  
Eint son calme d'azur ou son grand courroux noir.

Chantons les vastes flots ! c'est l'éternelle image  
De la divine liberté.  
Ils viennent d'aussi loin que l'aigle ou le nuage ,  
Ils s'en vont aussi loin que le vent indompté ;

Et rien ne les enchaîne en leur course sauvage ,  
Sur le vert océan , immense , illimité.

Chantons les vastes flots ! au lieu d'amollir l'âme ,  
Ils la retrempent dans leur sel.

Le cœur lavé par eux ne garde rien d'infâme ,  
Il a la pureté du cristal immortel ;  
Le danger met dans l'homme une céleste flamme ,  
Le rend brave et meilleur , et le ramène au ciel.

Chantons les vastes flots ! leur abîme sonore  
Retient captifs tous ses échos.

Nul secret de leur sein jamais ne s'évapore ;  
On peut leur confier ses chagrins et ses maux ,

Dire le nom qu'on hait et celui qu'on adore ,  
Sans que nul vous trahisse : — aimons, chantons les flots.

Oui, tous, chantons les flots ! des vagues verdoyantes

L'amour est sorti glorieux.

L'Éternel, en créant les plaines ondoyantes ,

En fit une ceinture au globe montueux ,

Non point pour séparer les nations distantes ,

Mais pour unir la terre et les hommes entr'eux.

---

## **HYMNE AUX MONTAGNES.**



**V.**

**HYMNE AUX MONTAGNES.**

**Le ciel a ses splendeurs et ses gloires sans nombre ,**

**Son jour éblouissant et sa grande nuit sombre ;**

**L'océan , son écume et ses fortes rumeurs ,**

**Et la terre , ses monts aux sublimes fraîcheurs.**

Les monts , les vastes monts ! ah ! ces masses tranquilles  
Valent bien que par'ois l'homme sorte des villes ,  
Pour reposer son œil sur leurs flancs spacieux ,  
Et pour qu'en les voyant escalader les cieux ,  
D'un semblable desir il se prenne et s'enflamme ,  
Et son corps s'élevant , s'élève aussi son âme.

---

C'est au faite des monts que les rois des forêts ,  
Les sapins ténébreux et les cèdres épais ,  
Comme font les vautours avec leur grande serre ,  
Enfoncent bien avant leurs racines en terre ;  
Tandis que leurs fronts noirs, d'un élan mutuel  
S'élancent hardiment à la voûte du ciel ,  
Sans crainte que la serpe ou que la hache humaine

Osent déshonorer leur parure hautaine.

C'est au faite des monts que les enfants de l'air ,

Les nuages semés dans les champs de l'éther

Viennent mettre au repos leurs légions flottantes ;

C'est là que renversant leurs urnes bouillonnantes

Au bruit tumultueux de la foudre et des vents ,

A travers les rochers et les sapins mouvants ,

En torrents écumeux ils font pleuvoir les ondes ,

Et forment les grands lits des rivières profondes

Qui vont d'un cours paisible et d'un flot argenté,

Porter aux champs la vie et la fécondité.

C'est au faite des monts que l'aigle est à son aise ,

Et que , sans peur qu'un trait sur ses plumes ne pèse,

Dans l'azur infini nageant de tout côté ,

Elle monte , elle monte en pleine liberté.  
Là , dans le cercle ardent d'un horizon immense ,  
La fraîche solitude et le morne silence  
Lui donnent des transports aux humains inconnus ;  
Les appétits grossiers ne la tourmentent plus :  
Elle est calme , et son œil planant sur toutes choses ,  
Semble aller radieux jusqu'à l'auteur des causes.  
Enfin c'est sur les monts que l'on reconnaît Dieu ;  
C'est là qu'on trouve encor sa trace en traits de feu ,  
Et que , remontant vite aux premiers jours du monde,  
L'esprit voit reflamber la terre vagabonde.  
Quel spectacle imposant, immense et merveilleux ,  
Que tout ce vaste amas de sommets sourcilleux ,  
De dômes caverneux et d'aiguilles de pierre ,

Les marbres, les granits, le schiste et le calcaire,  
Les ossements du globe en pleine fusion,  
Et l'antique matière à large et gros bouillon,  
Mugissant, comme au fond d'une cuve brûlante,  
S'enfle et baisse à grand bruit la poix noire et fumante,  
Quel spectacle sublime, et quels enseignements !  
D'abord ce n'est qu'un choc d'étranges éléments,  
Un sombre pêle-mêle, une bataille impure,  
Et l'élan convulsif d'une aveugle nature  
Qui, pleine de ferments et de germes divers,  
A besoin d'enfanter, et, de ses flancs ouverts,  
Sans souci de leur but et de leurs alliances,  
Pousse dans tous les sens des milliers de puissances.  
D'abord de lourds essais et d'informes produits,

Des êtres ébauchés et gauchement construits,  
De noirs accouplements de choses monstrueuses  
Essayant d'arriver à des formes heureuses,  
Et ne pouvant jamais ; et les destructions  
Sans cesse retombant sur les créations.  
Tel dans l'antique fable était ce vieux Saturne,  
Du ténébreux chaos souverain taciturne,  
Saturne, destructeur de l'œuvre de ses flancs,  
Émettant de son sein d'innombrables enfants,  
Et toujours dévorant d'une faim infernale  
Les produits imparfaits de sa flamme brutale.  
Et pourtant ces élans, ces monstrueux efforts  
Ne sont pas l'œuvre impar d'un Titan aux bras forts,  
Mais l'effet d'une main intelligente et sage

Qui pour un noble but façonne un grand ouvrage.  
Le feu s'est concentré : l'un sur l'autre entassés  
Les monts durcis, au ciel lèvent leurs fronts glacés ;  
La grande eau qui couvrit quelque temps leur surface  
S'évapore dans l'air, ou dans leurs creux s'amasse,  
Et fait de vastes mers où mille germes chauds  
Enfantent des milliers de flottants animaux.  
Sur les rocs les lichens et les mousses légères  
S'étendent : par-dessus s'enlacent les fougères,  
Puis croissent les palmiers, les cèdres chevelus,  
Et les chênes pesants aux grands rameaux tordus.  
Autour des larges troncs et sous les hautes herbes,  
Glissent les anneaux d'or des reptiles superbes ;  
Sur ces corps imparfaits, onduleux et rampants,

S'élèvent d'autres corps , plus complets et puissants,  
L'éléphant monstrueux , l'hippopotame énorme ,  
L'épais rhinocéros et le bison informe ,  
Et tout l'ardent troupeau des agiles brouteurs ,  
Les chevreuils bondissants et les daims voyageurs.  
Comme un soupir d'amour, un hymne de tendresse,  
La verdure naissante envoie avec ivresse,  
De son sein frémissant à la voûte des cieux ,  
Les volages oiseaux en chœur mélodieux.  
Enfin, dernier produit de la féconde terre ,  
L'être humain apparaît , sublime mammifère !  
L'homme droit comme un cèdre, et tournant vers le ciel  
Les rayons enflammés d'un regard immortel ;  
L'homme au front noble et haut porteur de la pensée ,

L'homme dominateur de la fange insensée :  
Et l'œuvre est achevée, et ce dernier chaînon  
Unit le créateur à la création,  
Et le plan merveilleux de l'architecte immense  
Est compris par le cœur et par l'intelligence.

Oh ! que celui qui doute encor de ton pouvoir ,  
O mon Dieu ! que celui qui ne sait pas te voir  
Dans l'ordre somptueux de sa propre structure ,  
Et dans le bel émail de la douce verdure ;  
O mon Dieu ! que celui qui méconnaît ton bras  
Au pays des sapins aille porter ses pas.  
Qu'il arrive au sommet des pics les plus sauvages ,

Qu'il suspende son corps au-dessus des nuages ,  
Et là , comme l'oiseau qui plane sur les monts ,  
S'il est doué d'une âme , alors , à pleins poumons ,  
Il chantera le Dieu de la terre et de l'onde ,  
Le sublime ouvrier , l'ordonnateur du monde ,  
Celui qui , d'une haleine et d'un clignement d'yeux ,  
Fait monter l'océan jusqu'au parvis des cieux ,  
Et qui sait , quand il veut , de ses mains frémissantes  
Secouer comme un van les montagnes pesantes.

---

---

**HYMNE A LA LIBERTÉ.**

---



**VI.**

**HYMNE A LA LIBERTÉ.**

De même que les vastes sphères ,  
Les orbes éclatants qui roulent dans les cieux ,  
Ne seraient bientôt plus que de stériles pierres ,  
Des monceaux de rochers sans chaleur et sans feux ,

Si la puissante main qui créa la lumière  
Éteignait tout à coup la flamme nourricière  
Du soleil radieux ;

De même ôtez la Liberté du monde,  
Et le monde, privé de vie et de flambeau,  
N'est plus qu'un noir sépulchre, un immense tombeau  
Où l'être languira dans un sommeil immonde,  
Comme l'esclave au fond d'un ignoble caveau.

Liberté, Liberté ! fontaine de la vie,  
Source du mouvement qui n'est jamais tarie,

Et qui coules sans fin des profondeurs du ciel ,  
Éther pur et sacré ! la terre tout entière ,  
Depuis l'être penseur jusqu'au grain de poussière ,  
Aspire après tes effluves de miel !

Écoutez la rumeur bruyante ,  
L'éternelle rumeur de ses flancs sans repos ;  
Les germes enfermés sous l'argile pesante  
Percent les murs épais de leurs étroits cachots ;  
Les vermisseaux captifs déchirent leurs cellules ,  
L'air comprimé par l'eau s'échappe en mille bulles ,  
La fleur de ses bourgeons coupe les verts réseaux ,  
Et l'animal caché sous une peau grossière

Enfonce avec le front le ventre de sa mère ;  
Enfin , tout ce qui vit sur ce globe agité ,  
Tout tend à rejeter le tissu qui le gêne ,  
A déchirer son linge , à secouer sa chaîne ,  
Pour atteindre d'un bond et boire d'une haleine  
L'air de la Liberté.

O divin élément , ô parfum préférable  
Aux plus douces odeurs , au plus suave encens !  
Parfum que l'aubépine et la fleur de l'érable  
N'égalent pas aux jours les plus doux du printemps ,  
Viens inonder la terre , et comme une huile pure ,  
Baigner dans tous les sens son immense courbure ;

Jamais, pour recevoir l'épanchement sacré,  
Son sein vaste et fécond ne fut mieux préparé.

Ah! du nord au midi, du couchant à l'aurore,  
C'est toi qu'elle désire et c'est toi qu'elle implore,  
C'est toi qu'elle demande à tous les vents du ciel,  
C'est pour toi, nuit et jour, qu'elle veille et soupire,  
C'est pour toi qu'elle pleure et pour toi qu'elle expire,  
Toi, son rêve éternel.

Liberté, Liberté! que ton souffle de flamme  
Soit le souffle d'amour qui passe dans les airs,  
7.

Quand le Printemps renaît, et lorsque sa grande âme  
Fait couler par torrents la neige des hivers !

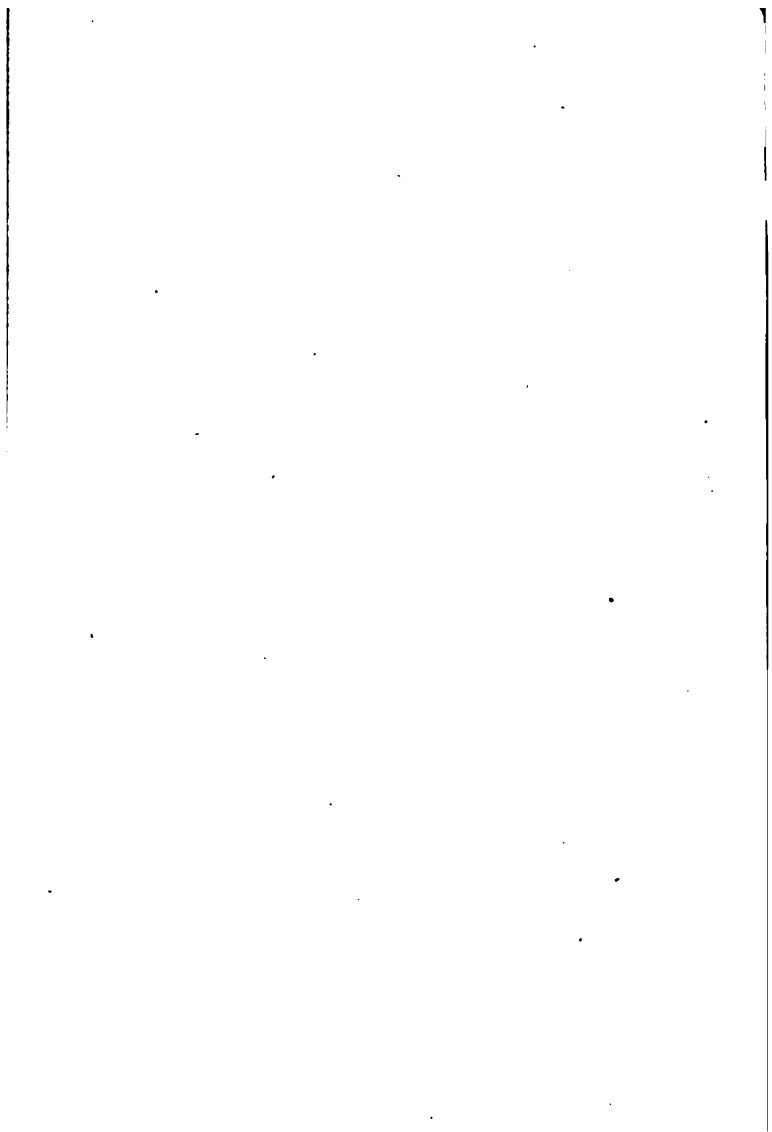
Liberté, Liberté ! que ta brûlante haleine  
Ressemble aux jets divins du splendide soleil,  
Lorsque l'astre, montant à l'orient vermeil,  
Couvre de mille fleurs la montagne et la plaine !

Que tout ce que la terre en ses flancs convulsifs  
Roule de vœux ardents, d'espérances hautaines,  
Que tout ce qu'elle y tient d'amours pures et vaines,  
D'élancements restreints et de désirs captifs,

A ton souffle fécond , à tes chaleurs nouvelles ,  
Sente renaître en soi des courages plus vifs ,  
Et parte avec des ailes.

Que toute créature , excepté le méchant ,  
Ne trouve point d'obstacle à son divin penchant ,  
Et selon sa nature et selon son caprice ,  
De cent mille façons croisse et s'épanouisse ;  
Et, pareil à l'étoile ou la comète en feu  
Que nulle main n'arrête à travers le ciel bleu ,  
Aux champs de l'infini que tout monte et jouisse  
Des ivresses de Dieu !

---



# **HYMNE AU TRAVAIL.**



## **VII.**

### **HYMNE AU TRAVAIL.**

**O toi qui , dès l'instant où notre divin père  
Eut jeté par milliers les hommes sur la terre ,  
Pourchassas rudement le troupeau des humains ,  
Et vers le sol ingrat leur inclinas les reins ;**

Toi qu'a souvent maudit la commune souffrance ,  
Toi qui feras longtemps soupirer notre engeance ,  
Travail , pesante loi , dure nécessité ,  
Sous ta verge de fer , sous ton bras indompté ,  
Tu peux courber le front des enfants de ce monde !  
Que tu viennes du ciel ou de l'enfer immonde ,  
Que tu sois du péché l'éternel châtiment ,  
Ou la condition même du mouvement ,  
Je ne chercherai pas à sonder le mystère ,  
Et je te reconnais , puissance salulaire !

Sans toi l'homme , ce roi de la création ,

.

Sur les fiers éléments n'aurait point d'action.  
Sans toi le globe noir, tournoyant dans l'espace,  
Ne roulerait encor qu'une effroyable masse,  
Une boule d'argile en proie aux végétaux,  
Sur laquelle, luttant avec l'air et les eaux,  
L'homme succomberait, trop faible et petit être,  
Aux forces dont il est devenu le seul maître.  
Mais par toi la pensée est reine, et l'univers  
Est vaillamment sondé dans ses replis divers ;  
La nature aime l'homme et chaque jour lui donne  
Les fleurs et les fruits d'or de sa verte couronne ;  
Elle fait pour sa lèvre, avec un doigt divin,  
Saigner la grappe mûre et couler le bon vin ;  
Elle nourrit son corps d'une substance saine,

Rend ses membres nerveux , facile son haleine ,  
Et fait bondir ses pas sur le sol agité ,  
Comme les pieds du daim par les vents emporté.  
Puis c'est avec toi seul qu'au sein des grandes villes,  
Le malheureux échappe aux tentations viles ,  
Et vers l'éternel bien suit à pas continus  
Le sentier odorant des modestes vertus ;  
Enfin , c'est avec toi que l'homme , sans bassesse ,  
Monte au faite brillant de la grande richesse ,  
Et qu'il peut aspirer en toute sûreté  
L'air puissant de la gloire et de la liberté.  
Sois donc béni , Travail ! à ta volonté sainte ,  
O Dieu ! je me soumets sans regret et sans plainte ;  
Et jusques au moment où la face des cieux

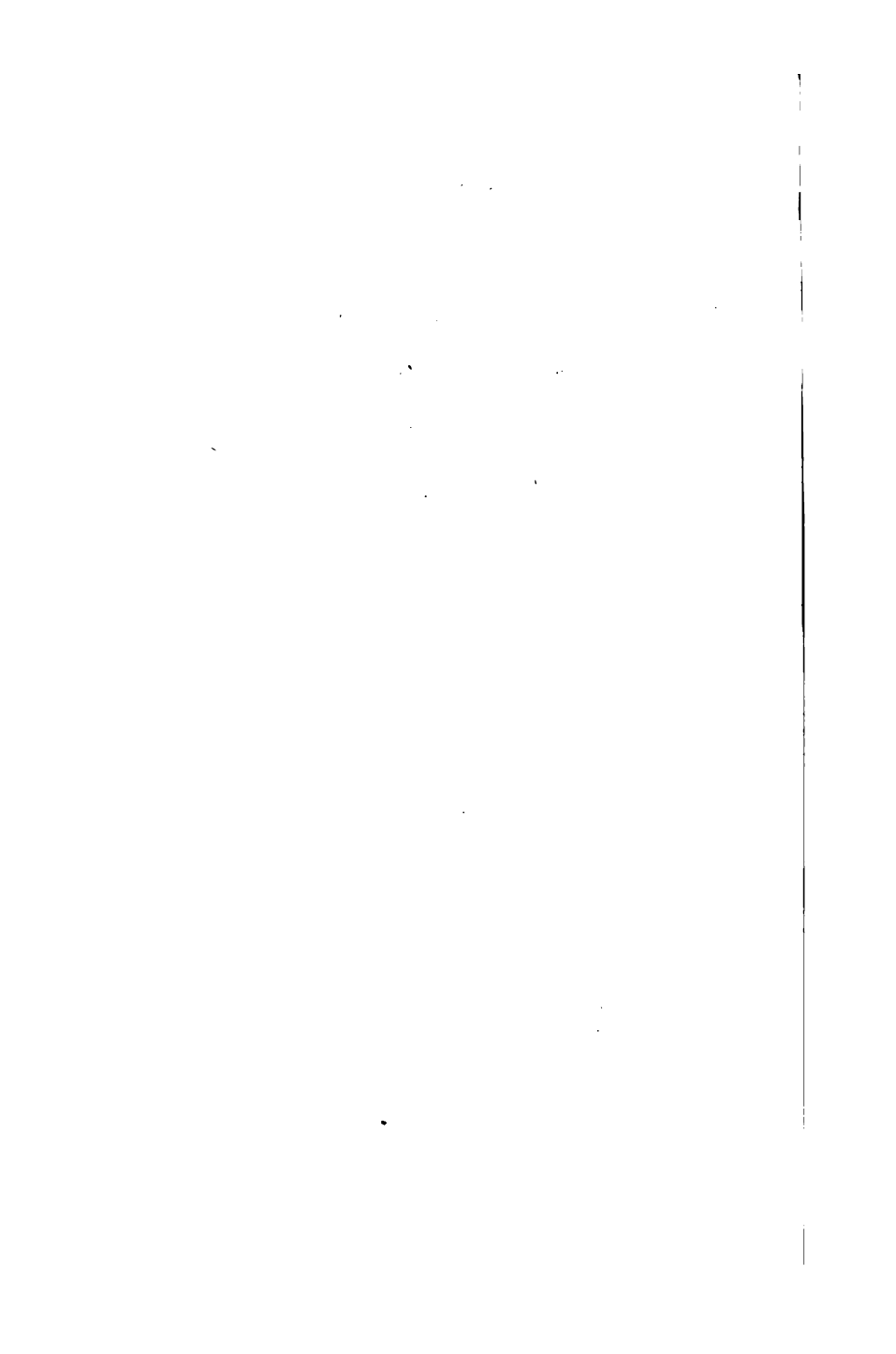
Sous un long crêpe noir fuira devant mes yeux ;  
Jusqu'au jour où la mort me glacera la veine ;  
Je resterai debout, et toujours en haleine ;  
Comme le bœuf rustique au robuste poitrail ,  
J'inclinerai mon front sous le joug du travail.

Ainsi, lorsque le jour renaît avec la brise,  
Lorsqu'ouvrant sur les monts son aile humide et grise,  
Le matin chante à l'homme et sonne aux animaux  
Le moment du réveil et l'heure des travaux ,  
Le bœuf sort de l'étable et vient tendre la tête  
Au joug accoutumé que le bouvier apprête ;

Puis le muffle en avant et les jarrêts tendus ,  
Il entre à pas égaux dans les sillons fendus :  
A mesure qu'il marche et que , suivant l'ornière ;  
Le soc péniblement met la glèbe en poussière ,  
On entend l'air siffler dans le creux de ses flancs ,  
La bave mousse et flotte à ses naseaux brûlants ,  
Il sue , et l'aiguillon augmente sa souffrance :  
Mais sa peine n'est point vaine et sans récompense :  
Le labeur de ses pieds n'est point labeur perdu ,  
Car sitôt que le soir au repos l'a rendu ,  
Sous son muffle écumant l'onde coule plus fraîche ,  
L'herbe semble plus douce à sa peau rude et sèche ,  
Le sainfoin à sa bouche apporte plus d'odeur ,  
Et la terre par lui fendue avec ardeur ,

Aspirant dans les airs une force nouvelle,  
Regonfle son beau sein , et sa brune mamelle,  
Sur les doux animaux et sur l'humanité  
Répandra des trésors de vie et de beauté.

---



---

## **HYMNE A LA VIGNE.**



## VIII.

### HYMNE A LA VIGNE.

Enfant chéri de la France, ma mère,  
Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,  
Que le soleil caresse avec amour,  
Ne laisse point tarir ta sève salutaire ;

O Vigne ! nourris-toi des parfums de la terre ,  
Et bois avidement les feux brûlants du jour .

Tu n'as plus , il est vrai , les fêtes magnifiques  
Dont jadis t'honorait la belle antiquité ,  
Les hymnes délirants , les danses impudiques ,  
Et les bords du thyrses effronté ;  
Les pampres couleur d'or , aux grands jours de l'automne ,  
Ne sont plus arrachés à tes souples rameaux ,  
Et , sur le front des dieux ruraux ,  
Ne se couronnent plus en épaisse couronne .  
Pour les lynx mouchetés et les fiers léopards ,  
Tu n'es plus un sujet de bataille sanglante ;

On ne voit plus le jus de ta grappe écumante  
Couler sur les seins nus d'une jeune bacchante  
Expirante d'amour sur des pampres épars ;  
Ni tu n'inspires plus de menades sauvages,  
Et troublant leurs sombres cerveaux ,  
Tu ne vas plus semant les morts et les rivages  
De cadavres humains et de chairs en lambeaux :  
Plus de culte effrayant , plus de folle prêtresse ,  
Plus de mystères redoutés ,  
Plus de temples fameux ; les dieux morts de la Grèce  
Avec eux au tombeau les ont tous emportés.  
Et pourtant sur la terre, ô Vigne étincelante !  
Tu reffleuris encor comme aux jours révolus :  
Tout metirtrier qu'il est du beau corps de Bacchus ,

Le temps n'a point tari dans ta veine brûlante  
La bienfaisante humeur qui coulait à grand flux.  
En vain il a jeté tout l'olympé en ruines,  
Ravi les dieux de l'homme à l'immortalité,  
En toi son bras a respecté  
L'œuvre de la nature et de ses mains divines :  
Et ton cep verdoyant aux vivaces racines,  
Comme un drapeau vainqueur dans le monde est resté,  
Et, chaque année encore, au déclin de l'été,  
Devant tes grappes purpurines  
Se courbe avec transport l'heureuse humanité.

Oui, lorsque le soleil encor plein de lumière

Du signe de la Vierge éloigne ses rayons ,  
Quand septembre moins chaud commence sa carrière,  
Partout où pend la vigne en sublimes festons ,  
Un spectacle charmant se découvre à la terre.

Au sein des champs , au flanc des monts ,  
Comme un essaim doré de bruyantes abeilles ,  
Se répandent à flots de joyeux compagnons ;

Et du pied de toutes les treilles ,  
Du fronton verdoyant de toutes les maisons ,  
S'élèvent jusqu'au ciel des milliers de chansons.  
Tandis qu'au haut des ceps les jeunes gens folâtres

Font pleuvoir les raisins bleuâtres ,  
Les filles au-dessous tendent leurs tabliers ,  
Ou pliant sous le poids des forts et lourds paniers

Remontent de la plaine en joyeuse phalange,  
Et vont répandre la vendange  
Dans le flanc odorant des énormes cuiviers.  
Là, les bruns vigneron, dans leur enceinte immense,  
En chemise, et les bras appuyés sur les reins,  
Comme de gais danseurs s'agitent en cadence,  
Et sous leurs pieds sanglants font crier les raisins.  
Les enfants autour d'eux, troupe vive et hardie,  
Désireux de toucher, avides de tout voir,  
Se haussent pour atteindre au sommet du pressoir  
Et les fouteurs riant de leur douce folie,  
Leur barbouillent le front avec un peu de lie.  
On jase, on chante, on rit, les airs sont enivrés :  
De la cuve le vin jaillit à flots dorés,

Et chacun de prendre une coupe ;  
Mais avant de goûter le nectar précieux ,  
Le père du hameau , le plus vieux de la troupe ,  
S'écrie en élevant son verre dans les cieux :  
Bénéissons Dieu , mes fils ; à lui la goutte mère !  
Car c'est lui seul , enfants , qui féconde la terre ,  
Et qui verse aux mortels , avec les flots du vin ,  
La santé vigoureuse et l'oubli du chagrin.

Non , tu n'as rien perdu de ton empire ,  
O Vigne généreuse à l'éclat séducteur ,  
Toujours avec élan , toujours avec ardeur ,  
Après ton fruit divin le genre humain soupire !

Toujours à ton aspect l'enfant et le vieillard  
Sentent d'un feu plus vif rayonner leur regard ;

Le cœur de la veuve plaintive  
Chante , et son œil s'emplit d'une larme furtive.  
Toujours à ton aspect le poète engourdi  
Voit s'éveiller en lui la verve sommeillante ,  
Et parvient , au doux feu de la grappe brillante ,  
A ranimer l'essor de son rythme hardi.

Toujours un peu de ta liqueur vermeille  
Inspire du courage au guerrier de la veille ,  
Et , sur le pont brumeux du navire mouvant ,  
Réchauffe le cœur et la tête  
Du pauvre matelot battu par la tempête ,  
Et tout glacé par la pluie et le vent.

Non, non, rien n'est changé, ta puissance est la même;

Seulement, aux grands jours de ta fête suprême,

Et lorsque la vendange en bruyantes clameurs

A proclamé ton culte et tes divins honneurs,

On a remplacé le délire

Qui du vainqueur de l'Inde ensanglantait l'autel,

Par une aimable joie, un doux éclat de rire,

Et des remerciements au seul prince du ciel.

Enfant chéri de la France, ma mère,

Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,

Que le soleil caresse avec amour,

Ne laisse point tarir ta sève salubre ;

O Vigne ! nourris-toi des parfums de la terre ,

Et bois avidement les feux brûlants du jour.

---

# **HYMNE AU FROMENT.**





**IX.**

**HYMNE AU FROMENT.**

Rien n'est beau sur la terre en spectacles féconde  
Comme le déploiement d'une campagne blonde ,  
D'une plaine sans fin toute jaune d'épis  
Que les feux du soleil ont longuement mûris.

Des grands arbres , des monts ou des nuages sombres  
Les vents capricieux y promènent les ombres ,  
Et font , comme les eaux d'un océan mouvant ,  
Onduler à longs plis sous leur souffle vivant  
La chevelure d'or de notre mère antique.  
Quelque chose de saint , de grand , de magnifique ,  
Comme un suave encens s'élève des guérets.  
La noire profondeur des immenses forêts ,  
La hauteur des sapins , la majesté des chênes ,  
Peuvent au cœur de l'homme en ses courses lointaines  
Porter l'émotion d'un pieux sentiment :  
Mais nul arbre pompeux dans son accroissement  
Ne saurait l'émouvoir d'une façon plus belle  
Que l'aspect ondoyant d'une gerbe nouvelle

---

Que l'épi mûr incline et courbe par son poids.

C'est que les empereurs, les monarques des bois,

Sont les fruits spontanés de la seule nature,

Tandis que la moisson, plus frêle créature,

Est l'œuvre de la terre et du labeur humain ;

Et Dieu sait quel labeur ! Ah ! pour avoir le pain

Dieu sait combien à l'homme il a fallu de peines !

Combien l'humble habitant des vallons et des plaines

A pâti sur la dure, et dans chaque saison

D'abondantes sueurs inondé le sillon !

Combien de fois courbé sur sa lourde charrue,

L'aiguillon à la main et la jambe tendue,

Dans le champ des aïeux ouvert en mille sens,

Il a suivi le pas de ses bœufs mugissants !

Combien il a cherché de sublimes ordures  
Pour refermer du sol les larges déchirures,  
Et, lorsque de ses mains, dans le flanc maternel,  
La terre eut recueilli le *semen* immortel,  
Combien son âme encore éprouva de souffrance,  
Combien d'inquiétude et combien d'espérance!  
Hélas! plus d'une fois, le soir en se couchant,  
Il a prié le ciel dans un penser touchant  
D'épargner à la plante à peine hors de terre  
Des matins rigoureux l'haleine délétère,  
Et de lui mesurer, en des termes égaux,  
La pluie et le soleil à flots calmes et chauds.  
Plus d'une fois, le jour, en voyant les nuages  
Dans leurs flancs violets balancer les orages,

Son front tout orgueilleux de l'enfant du sillon

Est devenu soudain plus noir que l'horizon ;

Et, ployant les genoux sur la terre brûlante,

Il a prié les vents à l'haleine puissante

D'emporter au-delà de ses champs menacés

La trombe meurtrière et les grêlons glacés.

Enfin , plus il a vu la moisson sainte et pure

Grandir et se dorer aux mains de la nature ,

Plus il a prié Dieu qu'il-eût la liberté

De couper le blé mûr dans toute sa beauté :

Et son cœur palpitant et son sein en haleine

N'ont retrouvé de calme et d'allure sereine

Que le jour où le grain est allé sans malheur

Royalement s'étendre au grenier protecteur.

Le blé, le pur froment, c'est la moëlle de l'homme,  
C'est l'aliment qui fait tout son pouvoir : en somme,  
Ce n'est rien qu'un brin d'herbe, un flexible tuyau  
Que le moindre zéphir et que le moindre oiseau  
Dans leur vol passager peuvent courber à terre :  
Mais ce fragile épi plus frêle que le verre  
Est le pilier sublime et plein de fermeté  
Sur qui repose, hélas ! toute l'humanité.  
Ah ! que semblable au vol du vautour des montagnes  
Qui descend à grands bruits sur les vertes campagnes,  
L'orage au flanc lugubre, aux deux ailes en feu,  
S'abatte tout d'un coup sur les blés somptueux ;

Qu'un vent âpre et cruel tombé d'un ciel avare,  
Fende la terre sèche et, rendant l'onde rare,  
Épuise dans son sein les grands sucs nourriciers  
Et fasse dépérir les javelles sur pieds ;  
Ou que l'affreuse guerre, indomptable cavale,  
Échappée aux horreurs de la nuit infernale,  
Sans brides et sans mors, sous ses sabots d'airain  
Broye à coups redoublés le froment souverain ;  
Et l'on verra bientôt d'une façon hautaine  
Le noir désordre entrer dans la famille humaine,  
La barbarie antique, ainsi qu'aux jours mauvais,  
Ramener le tableau des atroces forfaits ;  
La terreur apparaître et traîner après elle  
Des lâches passions la honteuse sequelle ,

Les excès de la force et le mépris des lois ,  
Le pillage aux cent bras et l'émeute aux cent voix.  
Puis la pâle famine aux dents longues et minces ,  
Hurlante , parcourra l'état et ses provinces ,  
Et la mort attachée à ses pas désastreux ,  
La grande travailleuse aux yeux vides et creux ,  
Sous son immense faux fera tomber les hommes  
Plus vite qu'on ne voit, dans les champs où nous sommes ,  
Sous le fer recourbé des braves moissonneurs,  
Tomber la gerbe mûre et les timides fleurs.

O Dieu conservateur , ô Dieu de la nature !

Toi qui sais tout le mal que déjà l'homme endure ,

Et comme il se fatigue à vivre pauvrement ,  
Épargne-nous toujours ce sombre événement !  
Préserve nos cités , énormes habitacles ,  
Du retour désolant de semblables spectacles ,  
Et sans cesse pourvois par de nouveaux bienfaits  
A ce que le froment ne nous manque jamais.  
Fais-le croître au sommet des monts les plus arides ,  
Dans le creux des vallons , dans les plaines humides ,  
Dans les fies , partout : de ta puissante main  
Épands à larges flots le magnifique grain ;  
Comme un riche semeur jette-le sans mesure ,  
Sans crainte que son jet épuise la nature ,  
Et que le globe entier se plaigne en ses élans  
De voir trop d'épis d'or lui hérissier les flancs :

Car il en faut , hélas ! à tant d'êtres au monde.

Il en faut au pasteur de la terre féconde ,

Au commerçant averse , au marin vagabond ,

Au penseur isolé qui travaille du front ,

Au valeureux soldat qui défend la patrie ,

Au prêtre infirme et vieux qui confesse et qui prie ,

Aux enfants de la veuve , à l'indigent manchot ,

Et même au malfaiteur au fond de son cachot.

Tous les hommes ont droit à la terrestre manne ,

Tous , quel que soit le rang où le sort les condanne

Leur labeur élevé , leur rôle infime et bas ,

Et leur sombre destin roulé jusqu'au trépas ,

Tous ont un droit égal aux champs de la nature ,

A leur morceau de pain , leur part de nourriture ;

Aussi bien que l'oiseau que tu nourris dans l'air  
Et le poisson muet aux gouffres de la mer,  
Aussi bien que le tigre et les biches peureuses  
Au sein des grands déserts et des forêts ombreuses :  
Car tous sont les rameaux pleins de vitalité  
De l'arbre verdoyant qu'on nomme humanité.  
Et cet arbre est, grand Dieu, la plus belle semence  
Qui soit tombée un jour de ton giron immense.

Châtres, Août 1859.

---



## **HYMNE AU MARIAGE.**



**X.**

**HYMNE AU MARIAGE.**

**Tout s'engendre ici-bas par un ordre fatal**

**De l'élément le plus contraire :**

**La vie est de la mort la fille nécessaire ,**

**Et le bien sort vivant des entrailles du mal.**

Les cadavres humains enfouis dans la terre

Font germer l'herbe de son sein ;

Le retentissement du sauvage tonnerre

Rend le fond de l'azur plus pur et plus serein ;

L'extrême peur souvent est mère du courage ;

Du despotisme naît la jeune liberté ,

Et des désirs impurs de la brutalité ,

La sainteté du mariage.

Ainsi , lorsque du sol les premiers habitants ,

Géants à poitrines velues ,

Virent d'un œil surpris passer les femmes nues

Sous les chênes épais dont ils mangeaient les glands ,

Il se fit dans leur être un mouvement étrange ,

Un grand frisson s'empara d'eux ,

Leur cœur battit plus fort , et , sur leur lit de fange ,

Ils poussèrent au ciel des cris tumultueux.

Puis les reins échauffés de flammes inconnues ,

Et quittant leur repas sous les arbres profonds ,

Ils se ruèrent tous , comme de forts lions ,

Après les femmes éperdues.

Mais bientôt leur ardeur amena les débats

Et la dispute meurtrière ,

Vingt pour une étaient trop : soudain vole la pierre ,

Et des bâtons noueux résonne le fracas.

Le sang humain jaillit, la terre, la broussaille

Rougissent sous ses flots épais ;

Enfin le faible cède, et fuyant la bataille ,

Il va cacher sa honte au plus noir des forêts ;

Tandis que le vainqueur bondissant de luxure ,

Ivre , et sa belle proie entre ses bras poudreux ,

Fuit et court avec elle au fond d'un antre creux

Apaiser l'ardente nature.

Alors , commence alors l'œuvre de pureté.

Comme une onde fraîche et limpide ,

Goutte à goutte tombant sur la pierre stupide ,

Finit par triompher de sa rigidité ;

Comme le chaud baiser d'une légère flamme

Fond et résout les durs métaux ,

De même la douceur des regards de la femme

Dompte les nerfs de l'homme et ses esprits brutaux.

Devant son front charmant il s'incline , il se traîne ,

La force s'humilie aux pieds de la beauté :

Et le lien puissant de la paternité

Auprès d'elle à jamais l'enchaîne.

Hyménée! hyménée! union des humains ,

O première amitié du monde !

Que de biens ici-bas ta volupté féconde

A versés sans mesure et comme à pleines mains !

Par toi l'homme sorti du vil troupeau des bêtes

A reconquis son noble rang ;

Par toi la barbarie a fui de ses retraites

Emportant avec soi l'infâme amour du sang ;

Par toi les nations ont pris place sur terre ,

Et sous le doigt de Dieu la sainte humanité,

Comme un fleuve paisible et plein de majesté,

A recouvert toute la sphère.

Et maintenant tu fais le charme des états

Ils leur appui le plus solide :

Partout où ton feu brille et ta grâce réside

Le labeur est facile aux graves magistrats.

**L'ordre règne partout : sous les toits domestiques ,**

**Comme une belle trame d'or ,**

**D'âge en âge , à travers les familles antiques ,**

**Des sublimes vertus circule le trésor.**

**Du ravissant amour tu prolonges la flamme ,**

**Et tes chastes transports savent seuls enfanter**

**Tout le bonheur que l'homme ici-bas peut goûter ,**

**Sans encourir reproche et blâme.**

**Heureux qui , sur le seuil de la virilité ,**

**Aux plus beaux jours de sa nature ,**

**Dans les fleurs de la ville a choisi la plus pure**

**Afin d'en respirer la grâce et la beauté !**

Heureuse aussi la vierge et du corps et de l'âme

Qui porte à son premier amour

Un cœur qui n'a brûlé que d'une seule flamme ,

Des yeux qui n'ont encor réfléchi que le jour !

L'un et l'autre ils verront sur leur belle existence

Descendre les faveurs et les grâces du ciel ,

Et la sérénité de sa coupe de miel

Verser sur eux toute l'essence !

Ils ne seront jamais obligés de s'aimer

Dans la solitude et dans l'ombre ,

Et comme le coupable, avec un voile sombre ,

De recouvrir la flamme âpre à les consumer.

Ils n'auront point recours à des ruses honteuses

Afin de se voir un moment ,

Et ne compteront pas leurs caresses peureuses

Comme celui que l'or visite rarement.

Et quand la volupté dans son ivresse sainte

A tous deux leur mettra le cœur contre le cœur ,

Ils ne mangeront pas les fruits d'or du bonheur

Avec la cendre de la crainte.

Non , non , ils s'aimeront à la face des cieux

Et pourront partout se le dire ;

Et les hommes témoins de leur chaste délire

Applaudiront partout à leurs transports pieux :

Car ils seront pareils à deux flûtes aimables ,

Deux flûtes au son pur et clair ,

Et qui , pleines du vent de deux bouches semblables ,

Toujours divinement redisent le même air :

Et qui les entendra sera rempli d'ivresse ,

Et les tristes vieillards qui les rencontreront

Oublront leurs vieux ans et se verront au front

Reluire les jours de jeunesse.

O favoris du ciel , ô jeunes gens heureux !

De bonne heure aimez l'hyménée ;

Ne jetez point la fleur de votre matinée

Aux vents de la débauche et des plaisirs honteux.

De bonne heure allumez le pur flambeau des nocés ,

De bonne heure allez à l'autel ,

Non poussés par l'auteur des actions féroces ,

L'argent , le vil argent et son appât mortel ,

Mais guidés par l'amour et la céleste envie

De ne point fouler seul les pierres du chemin ,

D'avoir une compagne et de donner enfin

De beaux enfants à la patrie.

Allez , car de la vie il est doux , il est beau

De faire en s'aimant le voyage ,

Et dans ce dur trajet , ce long pèlerinage ,

De porter à deux mains le pénible fardeau.

Il est doux , il est beau de monter la colline

Ensemble et le bras sur le bras ;

Il est doux , il est beau , lorsque le jour décline ,

De la descendre ensemble et de dormir au bas ,

Comme ces vieux époux aux tranquilles figures ,

Que l'on voit côte à côte et se donnant la main ,

Dormir d'un si bon cœur et d'un front si serein

Sur les antiques sépultures.

---

## **HYMNE A LA FAMILLE.**

---



**XI.**

**HYMNE A LA FAMILLE.**

**Quand tous les saints autels qu'on encense sur terre**

**Tour à tour s'en iraient jusqu'à la moindre pierre**

**Joncher le vaste sol de leurs débris fumants ,**

**Il en est un pourtant dont la base imposante**

Résistera toujours à l'action constante  
Des passions de l'homme et des siècles changeants.

C'est toi, sublime table, autel de la famille,  
Où la loi primitive éternellement brille  
D'un radieux éclat, d'un splendide rayon ;

Toi que Dieu construisit avec magnificence  
Le jour, le jour fameux où sa toute-puissance  
De l'homme et de la femme eut conçu l'union !

Hélas ! depuis l'instant où la terre féconde  
A tracé par les airs sa courbe vagabonde ,

Et roulé son grand corps dans les plaines du temps ,  
Ta face a vu passer bien des sombres orages ,  
Et bien des coups de foudre émanés des nuages  
De leurs jaunes éclairs ont sillonné tes flancs.

Souvent le vil torrent des passions obscures  
Est venu de ses flots couvrir les flammes pures  
Qu'allumaient sur ton front de paisibles humains ;  
Souvent les fruits dorés de l'offrande céleste  
Ont été renversés de ton sommet agreste ,  
Par l'envie implacable et ses sanglantes mains.

Souvent l'atroce guerre, en ses courses brutales,  
A frappé ton pavé de ses dures sandales,  
Et, prenant aux cheveux un vieillard gémissant,  
Elle a courbé ses reins sur l'angle de ta pierre,  
Et, sous le fer aigu, la lance meurtrière,  
Comme le sang d'un bœuf fait couler son vieux sang.

Puis mille fois la peste et sa sœur la famine ,  
Ont tout autour de toi promené la ruine ,  
Entassé les douleurs et les corps en monceaux ;  
Et mille fois, hélas ! les pâles multitudes  
Ont livré tes flancs nus , au sein des solitudes ,  
Aux outrages impurs des immondes pourceaux.

Enfin du globe entier la ténébreuse masse  
A changé mille fois de posture et de face ;  
La terre a chancelé comme un homme insensé ;  
L'océan jusqu'au ciel a jeté ses tempêtes ;  
Les nations se sont défaites et refaites ;  
Les races ont péri , les dieux même ont passé ;

Mais toi seul es resté , debout , inébranlable ,  
Plus ferme qu'au milieu de leurs plaines de sable  
Les éternels tombeaux des puissants Pharaons ,  
Plus ferme que les rocs du superbe Caucase ,

Et plus solide enfin que ne l'est sur sa base  
Le grand Himalaya dominateur des monts.

Ah ! certes, ta structure est une œuvre divine.  
Certainement c'est Dieu qui planta ta racine  
Si fort avant sous terre, et c'est sa large main  
Qui tailla dans le vif tes pierres immortelles,  
Les mit l'une sur l'autre, et les unit entre elles  
Par un ciment plus fort que le ciment romain.

Frères, rassurez-vous, frères, prenez courage ;  
Non , tout n'est pas perdu , non , par le grand orage

Qui menace aujourd'hui la planète de mort,  
Tout n'est pas emporté par la barque en dérive;  
Et dans l'ombre et les vents une lumière vive  
Comme un phare sauveur peut vous montrer le port.

Rassurez-vous, il est dans la chaleur ardente  
Qui brûle de nos jours la terre palpitante,  
Un pilier à l'abri duquel on peut s'asseoir,  
Un sanctuaire ombreux, un refuge tranquille  
Où le calme de l'âme et le bonheur facile  
Peuvent vous rafraîchir comme les vents du soir.

En vain l'œil rutilant, et la face rougie,  
Les nymphes du plaisir et les dieux de l'orgie,  
Hurleront, bondiront autour du saint autel :  
Avant que son sommet ne s'écroule et ne tombe,  
Les pieds froids des danseurs descendront dans la tombe,  
Et leurs cris monstrueux se perdront sous le ciel.

En vain les charlatans de l'auguste pensée,  
Sophistes et rhéteurs, de leur langue insensée  
Viendront contre sa base appliquer le marteau :  
La pierre inaltérable et plus forte et plus dure  
Ebrêchera leur langue, et de leur langue impure  
Mettra comme un haillon le sophisme en lambeau.

Rapprochons-nous donc tous du monument sublime:

D'un élan mutuel, d'un concert unanime,

Alimentons sur lui le foyer de l'amour :

Le feu qui tant de fois sembla près de s'éteindre,

Doit renaître plus vif et peut-être se teindre

D'aussi pures couleurs que les rayons du jour.

Jadis, au temps jadis, l'inexorable père

Du sang de ses enfants pouvait rougir la terre :

Aujourd'hui l'amitié remplace le bourreau.

Le père également partage sa fortune,

Et la mère, sans choix et d'une amour commune,  
Allaite également ses enfants au berceau.

Que la blanche concorde et la pure innocence,  
La vénération, la sainte obéissance,  
Entourent nuit et jour l'autel chéri des cieux,  
Et que, sous le giron de ces vierges charmantes,  
Les peuples réunis en phalanges aimantes,  
Des fruits d'or de la paix couvrent son front pieux.

Et la flamme hura splendide, et la fumée,  
Qui tourbillonnera vers la voûte embaumée,

Sera, comme l'encens au flocon argenté,  
Le parfum le plus doux que, dans sa paix profonde,  
Le Dieu conservateur de la masse du monde  
Reçoive de la terre et de l'humanité.

---



## **CHANT DU POÈTE.**



## **XII.**

### **CHANT DU POÈTE.**

**La puissance peut dire : à l'œuvre, statuaire ,**

**A l'œuvre, peintres et chanteurs !**

**Et le bouillant sculpteur entamera la pierre ,**

**Et le peintre ravi mêlera les couleurs ,**

Et le chanteur divin excitant son délire ,  
Laissera déborder sa lyre ;  
Et des flots d'harmonie enivreront les cœurs.

Que leur importe l'ordre ? un tyran sur son trône ,  
Une pourpre pleine d'éclats,  
Les multiples reflets de l'or de la couronne,  
Des courtisans penchés et des flots de soldats :  
Tout cela n'est-il pas un sujet de peinture,  
Aussi beau que l'aspect de la verte nature,  
Et que le mouvement d'un grand peuple, en été,  
A travers la poussière et la mitraille dure  
Reconquérant sa liberté ?

Que leur importe l'ordre ? aux yeux du statuaire,  
Pour l'amant de la forme et des contours de feu,  
Le tyran est un homme, et le tailleur de pierre  
Peut du corps d'un Néron tirer le corps d'un Dieu :  
Et puis, le chœur léger des belles mélodies,  
Troupe éthérée, au vol capricieux,  
Peut au sein d'un palais sonore et spacieux  
Déployer ses ailes hardies  
Aussi bien que sous l'arc de la voûte des cieux.

Mais le Poète, non : nul autre que lui-même

N'a puissance sur lui dans le vaste univers :

Il est roi de son art et l'arbitre suprême

De sa verve émouvante et de ses purs concerts.

Pour qu'il chante, il faut que son âme

Ait à sa bouche d'or dicté l'arrêt de flamme,

Et permis d'éclater en sublimes clameurs :

Car dans les saints transports dont elle est possédée,

Elle n'abonde pas rien qu'en sons et couleurs ,

Mais elle roule aussi l'idée

A travers le torrent de ses rythmes vainqueurs.

Et l'idée ici-bas n'est pas chose légère ,  
Une vaine couleur , un éclair fugitif ,  
Un son insaisissable , une odeur passagère ,

Un souffle inoffensif.

L'idée en soi renferme ou la paix ou la guerre ,  
Les rayons du soleil ou les feux du tonnerre ;  
L'idée est un torrent qui renverse et meurtrit ;  
L'idée est un vent chaud qui féconde et mûrit ;

L'idée élève ou déshonore ,

Vous jette dans la fange ou sur un piédestal ;

L'idée enfin est un pouvoir fatal

Qui dans le fond de l'âme et son gouffre sonore ,  
Comme un prisme éclatant s'imprègne et se colore  
Des reflets du bien ou du mal.

Ainsi donc le Poète au cri plein de puissance ,  
A la face brûlante , au grand cœur agité ,  
Est enfant de la conscience ,  
Et comme tel encor fils de la liberté.

Oui , le Poète est libre : ô philosophes blêmes ,  
Ténébreux constructeurs de mondes incomplets,  
Essayez de le prendre en vos étroits systèmes  
Comme l'oiseau dans les filets !  
Et pareil au sultan des plaines éternelles ,  
Pareil à l'aigle altier , il étendra les ailes ,

Et dans l'azur des cieux emportera vos rets.

Oui, le Poète est libre : ô puissances du monde !

Tyrans, rois ou tribuns, enchaînez son essor ,

Plongez-le dans la nuit d'une geôle profonde

Et brisez dans ses mains sa plume, son trésor ;

Et le fier prisonnier, de ses deux lèvres d'or ,

Épanchera sur vous le fiel de la vengeance,

Couvrira de mépris votre immonde puissance ,

Et devant l'échafaud chantera votre mort.

Oui, le Poète est libre : et son âme princière

Pour domaine a l'immensité.

Du réel au possible il passe à volonté,

Se plonge obscurément au sein de la matière,

Ou se réfugiant dans le pur idéal,

Comme en son élément et dans son air natal,

Il en parcourt la sphère entière.

Oui, le Poète est libre : et jusques au tombeau,

Il ne connaît en fait de lois supérieures

Que les lois émanant des célestes demeures,

Celles du bien, celles du beau ;

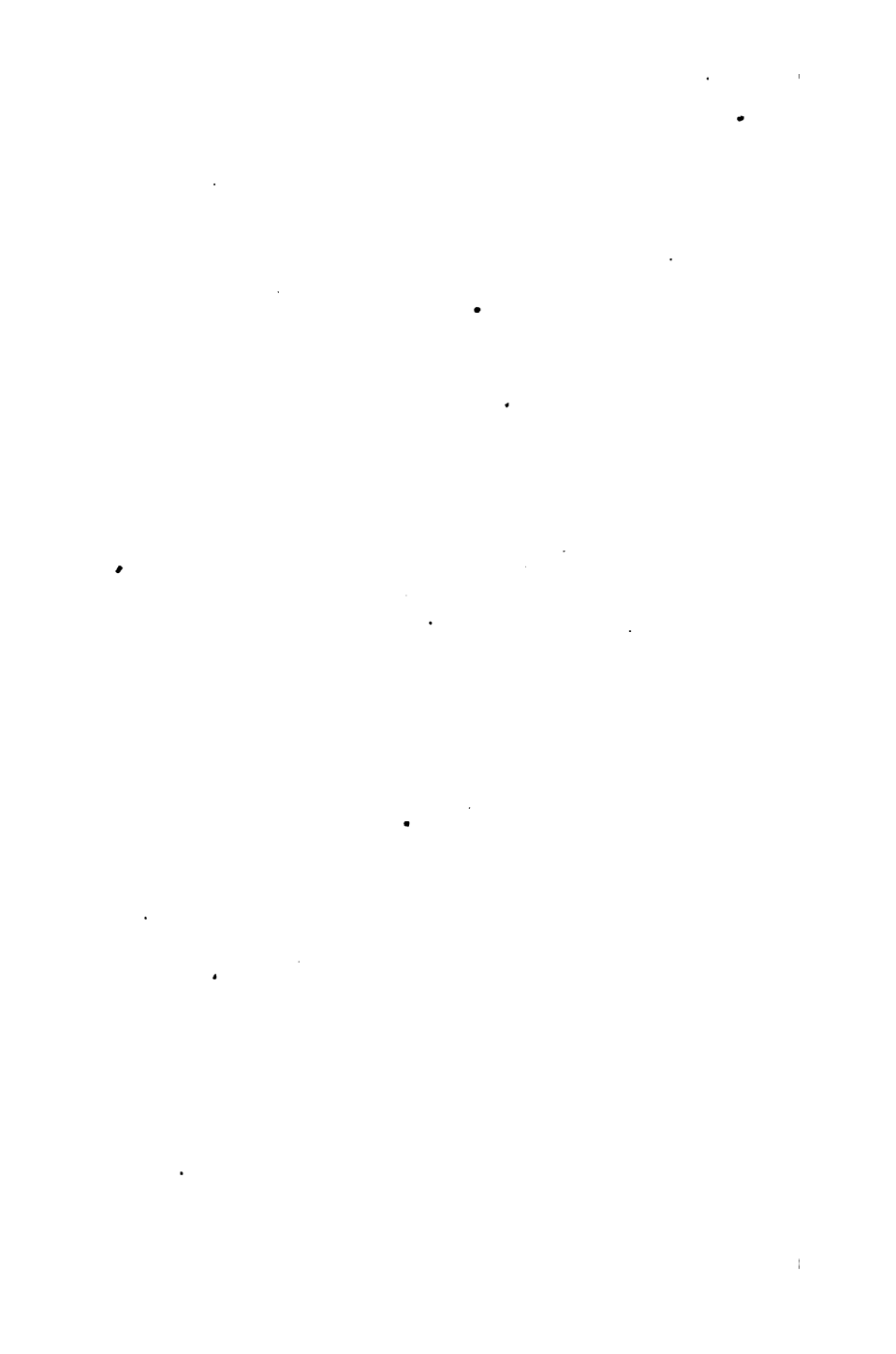
Et son front souverain, dans la course divine

Où l'entraînent partout ses deux ailes de feu,

Son front paré d'éclairs ne se courbe et s'incline

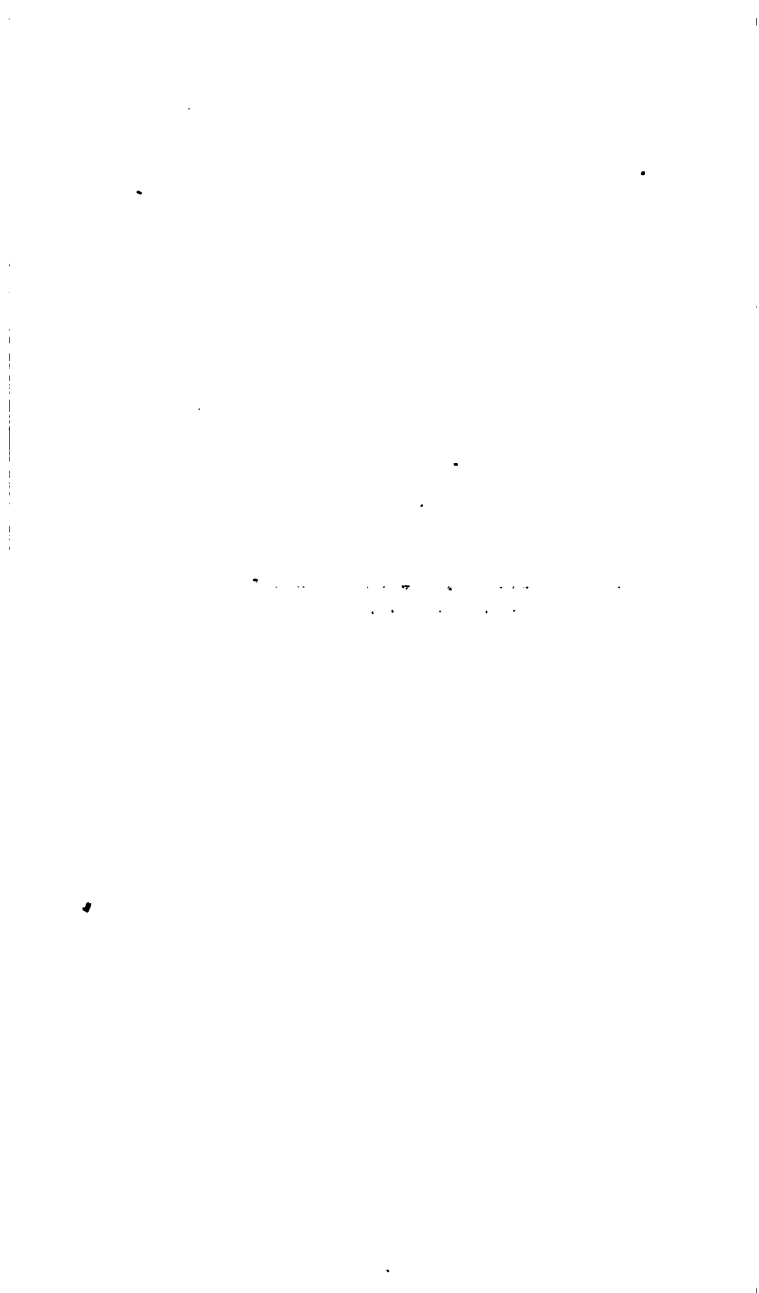
Que devant la grandeur de Dieu.

---



---

## **HYMNE A L'AMITIÉ.**



XIII.



HYMNE A L'AMITIÉ.

Heureux, heureux qui, dans la vie,  
A, dès les premiers pas, trouvé pour compagnon  
Un homme à l'esprit juste, au cœur honnête et bon,  
Sans génie oppressif et plein de modestie ,

Qui, sévère pour soi, mais pour vous indulgent,  
Du vrai beau sait jouir en être intelligent,  
Et toujours calme, aimable, en tous temps, à toute heure,  
Aux jours mauvais à vos côtés demeure,  
Solide comme une ancre et pur comme l'argent.

Ah ! de l'arbre odorant de la verte jeunesse  
Il est doux avec lui de goûter les fraîcheurs,  
Il est doux de plonger avec lui dans l'ivresse,  
D'être sage avec lui quand revient la sagesse,  
Et par les bois, les prés en fleurs,  
En secret avec lui, plein de folles ardeurs,  
De dénouer parfois les divines ceintures

Des filles d'Apollon aux voix tendres et pures.

Il est vrai que le ciel n'est pas toujours serein,

Que nul beau jour ne finit sans tempêtes,

Que la neige des ans et le vent du chagrin

Tôt ou tard passent sur nos têtes.

Mais las ! quelles que soient les rigueurs du destin

Et les longues douleurs de l'âge impitoyable,

Dans ce monde souvent si triste, il est heureux

De vieillir côte à côte et surtout d'être deux

Contre le mal inexplicable.

O charmante et belle amitié,  
Sœur des nobles vertus, fille de la pitié,  
Sainte union des cœurs, amour pur et sans voile,  
Feu paisible et constant, douce lueur d'étoile  
Qui chauffe sans brûlure et pour l'éternité !  
Oh ! sans toi tous les biens sont peu dignes d'envie,  
Gloire, fortune et liberté,  
Ne sont que les accrés d'une courte folie  
Les rêves creux d'un sommeil agité :  
Et l'homme assurément jamais n'aurait tenté  
De boire jusqu'au fond le vase de la vie,  
Si Dieu de ton miel pur ne l'avait pas frotté.

# **HYMNE A LA FRANCE.**



#### **XIV.**

#### **HYMNE A LA FRANCE.**

**O belle France ! ô noble enfant du ciel,**

**Chère patrie, ô tendre et bonne mère !**

**Toi qui n'as point ta pareille sur terre,**

**Toi dont le nom est plus doux que le miel,**

Jusqu'au moment où doit fuir l'existence

Sois notre amour et l'objet de nos chants ;

Répétons tous en chœur ces mots touchans :

Dieu protège la France !

Du plus beau lys l'éclatante blancheur

N'égale pas celle de ta figure ;

A pleines mains, sur ton front, la nature

A répandu la grâce et la fraîcheur.

Dans tes yeux bleus brille l'intelligence,

Et la gaîté, de ses rubis en feu,

Divin bandeau, couronne tes cheveux :

Dieu protège la France !

Comme une reine, au milieu de deux mers,

Assise en paix sur un trône immobile,

Ton regard fier et noblement tranquille

Plane de là sur le vaste univers.

A tes genoux le vent de l'abondance

Roule à flots d'or les épaisses moissons ;

La vigne en fleurs te rit sous ses festons :

Dieu protège la France !

Dieu t'a donné la gloire des combats,

Dieu t'a donné la palme des batailles,

Et le sang pur de tes chaudes entrailles  
Incessamment enfante des soldats.  
Ton cœur ardent est sensible à l'offense,  
Au noir courroux prompt à s'abandonner,  
Il est aussi prompt à tout pardonner :  
Dieu protège la France !

O belle France, aux traits doux et chéris !  
Puissent jamais les discordes civiles  
Ne faire entendre au milieu de tes villes  
Le bruit honteux des canons ennemis !  
Entre tes bras puisse ton peuple immense ,  
Dans le travail et dans l'amour des lois,

**Couler en paix des jours sages et droits !**

**Dieu protège la France !**

**Puisse ton cœur, au vent de charité**

**Toujours s'ouvrir, et ta noble poitrine**

**Brûler des feux d'une pitié divine**

**Pour tous les maux de notre humanité !**

**Puisse la fleur d'éternelle jeunesse,**

**La bonne foi, la vertu de l'honneur,**

**Sur ton beau sein conserver sa splendeur !**

**Dieu protège la France !**

Et toi, grand Dieu ! toi qui, du haut des cieux,

De l'univers tiens en main la fortune,

Sur ton enfant notre mère commune

Avec amour daigne jeter les yeux.

Dans l'avenir fais toujours qu'elle avance

Grande parmi les grandes nations,

Et qu'à genoux toujours nous répétions :

Dieu protège la France !

---

## **CHANT DE VICTOIRE.**



**XV.**

**CHANT DE VICTOIRE.**

**Les canons ont fermé leurs gueules meurtrières,  
La brèche ouverte a vu tomber ses défenseurs,  
Et, sur les murs croulans le drapeau des vainqueurs  
Flotte au bruit du tambour et des trompes guerrières.**

La ville est emportée, honneur au Dieu vivant !

Gloire, gloire au pays, gloire à son jeune sang !

Les Français ont vengé leurs frères.

Maintenant, que les chants succèdent aux combats,

Que tous les cœurs serrés s'élargissent d'ivresse,

Que le vent jette au loin la poudre des combats,

Et que le vieil Atlas tressaille d'allégresse :

La paix, la douce paix s'élance sur nos pas.

Ah ! nous ne venons point déshonorer les filles,

Et jeter nos bras nus sur leur pudique chair,

Insulter les vieillards, disperser les familles,

Et chercher l'or à la pointe du fer.

Non, nous ne venons point renverser les murailles,

Saper les hautes tours, déraciner les forts,

Et profanant du pied le champ des funérailles

De leurs linceuls poudreux dépouiller les vieux morts.

Nous nous sommes armés pour une cause humaine,

Pour abolir l'amour du sang,

Pour tarir, s'il se peut, cette méchante veine

Dans le cœur âpre et dur de l'Africain brûlant.

Nous voulons que chaque homme ait du respect pour l'homme,  
Que l'homme, pur reflet d'un Dieu puissant et bon,  
Ne soit pas au marché vendu comme un mouton :  
Nous voulons qu'on l'honore et non pas qu'on l'assomme  
Comme un bœuf mugissant qui meurt sous le bâton.

Nous voulons que la mort même soit sans outrage.  
Plus de meurtre hideux; plus de Cabyle errant,  
Comme un chacal au cri sauvage,  
Flairant les corps tombés au plus fort du carnage,  
Et mutilant le chef du soldat expirant.

**O sainte humanité! pour toi nos mains rapides  
Enverraient jusqu'au ciel d'innombrables boulets !  
Pour toi nous franchirions mille zones torrides,  
Et nous irions au fond de ses gouffres livides  
Arracher à Vulcain ses plus ardents secrets !**

**Allons, soldats enivrés par la poudre,  
Artilleurs aux canons encor vibrants et chauds,  
Cavaliers aux pieds sûrs et prompts comme la foudre,  
Et vous, fiers grenadiers, intrépides faisceaux  
Que la mort même a grand' peine à dissoudre,  
Allons, la brèche est faite, entrons à larges flots.**

Là vont se terminer les sanglantes misères,  
Les marches, les travaux ; là, tout prend une fin.  
Là, nous prierons le Dieu des combats et des guerres  
Pour notre général et pour ceux de nos frères  
Qui sont tombés sur le chemin.

En avant, en avant ! ah ! la conquête est belle !  
Les grands tigres rayés, les fauves léopards,  
Courent le flanc percé d'une balle mortelle :  
Pour le vaste désert ils quittent les remparts,  
Et leurs troupeaux hurlants, tumultueux, épars,  
Laissent aux fils des Francs une gloire éternelle.

Entrons, entrons vainqueurs dans l'antique cité.

Sonnez, clairons, sonnez, trompettes,

Et vous, bruyants tambours, sous les noires baguettes

Roulez un chant d'orgueil et de mâle gaité !

Entrons vainqueurs dans la cité.

Il est beau d'envahir une terre nouvelle.

Il est beau de soumettre un pays indompté,

Lorsqu'au milieu des rangs marche l'humanité,

Et quand tout cavalier au pommeau de la selle

Porte avec soi la liberté.

Novembre 1837.



---

## **HYMNE A LA CANDEUR.**



XVI.

HYMNE A LA CANDEUR.

J'ai vu, dans le jardin plantureux de la terre,  
Que l'âme aux purs reflets, l'âme blanche et sincère  
Était celle à qui Dieu faisait le mieux savoir  
Les mystiques secrets de son divin pouvoir,

Et comprendre le mieux le sens de la nature ;  
Que le front de l'enfance insouciante et pure  
Était le front divin où les plaisirs brillants  
Versaient le plus de grâce et de rayons charmants,  
Et sur qui le chagrin, dans son passage immonde,  
Laisait le moins de trace et de marque profonde.  
J'ai vu que, dans la vie et dans les embarras  
De notre marche au sein des choses d'ici-bas,  
Sans peine, sans sueur, sans cris et sans audace,  
Le cœur honnête et droit se faisait toujours place,  
Et toujours arrivait au terme désiré  
Plutôt que l'esprit fourbe et le crime assuré.  
Enfin devant la mort et sur l'heure dernière,  
J'ai vu, mieux que tout autre, aux feux de la lumière,

L'œil du juste se clore avec sérénité  
Et ma voix s'est émue et mon âme a chanté :  
Simplicité du cœur, que vous êtes aimable !  
Comme avec vous la vie est chose supportable,  
Et comme sans encombre et sans honteux remord  
Son flot limpide et doux vous entraîne à la mort !  
Tout ce que vous touchez, comme aux mains du génie  
Se pare et se revêt d'une grâce infinie,  
Car vous êtes vraiment de l'essence du beau,  
Et comme un doux reflet de l'image d'en haut.  
Lumière d'innocence, ô perle de sagesse  
Mille fois préférable à la vaine richesse,  
Que j'envie ardemment votre heureux possesseur !  
Mais que je plains aussi, que je plains de bon cœur

Celui qui, vous ayant une fois obtenue,

Pour ne plus vous raver, hélas ! vous a perdue !

## **HYMNE A LA CHARITÉ.**



**XVII.**

**HYMNE A LA CHARITÉ.**

**Chère fille du Christ, aimante Charité,**

**O toi, qu'en retournant à la divinité**

**Le doux Galiléen laissa sur cette terre**

**Afin de réparer le grand mal du calvaire !**

Ne t'épouvante pas de la rigueur des temps,  
Des mots injurieux, des rires insultants  
Que tu rencontreras sur bien des lèvres viles ;  
Habite parmi nous, dans nos champs, dans nos villes,  
Fais retentir ta voix et découvre à nos yeux  
L'éclat modeste et doux de ton front gracieux.  
Nous avons tant besoin pour nos corps et nos âmes  
De tes baumes exquis et de tes purs dictames !  
Hélas ! plus que jamais orgueil et volupté,  
Infectant tous les rangs de la société,  
Jettent sur le pavé de nos places publiques  
Des flots de mendiants et d'ardents faméliques.  
Plus que jamais le dur égoïsme, des cœurs  
Eteint les purs élan et glace les ardeurs.

Plus que jamais on voit le publicain avare  
Dans sa morgue insolente et sa course barbare,  
Passer insoucieux et sans tendre la main  
Au pauvre enfant tout nu qui meurt sur son chemin.  
Plus que jamais, aussi, l'envie injuste et vaine  
Chez le peuple excitant les serpents de la haine,  
Décharge sa colère au front de l'innocent,  
Et fait avec douleur couler son noble sang.  
O sœur de l'Espérance, ô vertu surhumaine,  
Des chrétiennes vertus ô toi la plus chrétienne,  
Charité, Charité, femme au rouge manteau,  
Redouble de pitié pour l'immense troupeau  
Qui chemine en ce monde à travers tant d'alarmes !  
Songe à toute douleur, n'oublie aucunes larmes,

Quel que soit le visage et quels que soient les lieux,  
Passe indifféremment ta main sur tous les yeux,  
Sur le seuil des palais comme au fond des chaumières  
Répète incessamment aux hommes qu'ils sont frères,  
Qu'ils sont tous ici-bas faits pour se secourir,  
Et non pour s'opprimer, et non pour se haïr.  
Enfin dans tous les cœurs verse tes pures flammes  
A grands flots, et surtout fais que les tendres âmes  
Qui se pénétreront de tes douces chaleurs,  
Dispensent humblement leurs aimables faveurs.  
Ton père, tu le sais, eut une âme discrète ;  
Il ne s'en allait point sonnant de la trompette,  
Et tirant par le monde éclat et vanité  
Des heureux qu'il faisait : mais sa sainte bonté

**Portait de nobles fruits, comme une vigne active**

**Qui, livrant ses raisins au bras qui la cultive,**

**Se prépare sans bruit et sans vaine façon**

**A redonner encor du fruit dans la saison.**

---



## **CHANT DES VIEILLARDS.**



## **XVIII.**

### **CHANT DES VIEILLARDS.**

**Jeunes gens, jeunes gens que la vieillesse envie**

**Et qu'elle voit passer devant ses tristes yeux,**

**Le visage empourpré des roses de la vie**

**Et l'œil illuminé de la splendeur des cieux ;**

Vous que la vie emporte au milieu de l'espace  
Comme un fier étalon, comme un coursier sans freins,  
Que l'obstacle aiguillonne et que rien n'embarrasse  
Dans les champs entr'ouverts à ses pas souverains ;

Que la force du sang qui bouillonne en la veine  
Entraîne avec transport aux amoureux combats,  
Et qu'elle mène aussi, la tête haute et vaine,  
Contempler sans frayeur la face du trépas ;

Jeunes gens, jeunes gens, ah ! que votre jeunesse  
Ne vous inspire pas des discours méprisants  
Pour les cheveux blanchis où la sombre vieillesse  
Amasse à flots épais ses brouillards malfaisants.

Ne nous regardez pas, dans votre course agile,  
Comme des termes froids dont l'impuissant orgueil  
Couvre le sol poudreux d'une charge inutile,  
Et de tous les chemins embarrasse le seuil.

Ne nous regardez pas comme branches inertes,  
Comme rameaux noircis par les souffles du nord,  
Comme branches sans sève et déparant les vertes,  
Ou comme des fruits mûrs pour tomber dans la mort.

Songez, ô jeunes gens, que votre force extrême  
A la pâle langueur fera place à son tour,  
Et que vers le moment de ce déclin suprême  
Vos pieds tumultueux vous mènent chaque jour ;

Que votre noble corps, votre fière stature  
Se ploiera comme un arc sous le poignet du temps,  
Et que, comme l'hiver argente la verdure,  
Vos cheveux blanchiront sous la neige des ans ;

Que votre main si bonne à tenir une lame,  
Votre genou si ferme à dompter les chevaux,  
Votre bras si rapide à saisir une femme,  
Votre langue si vive à formuler des mots ;

Tout se détraquera sous la rouille de l'âge,  
Tout insensiblement jouera mal, et le corps  
Ne se remuera plus que comme un vieux rouage  
Dont les siècles auront engourdi les ressorts.

Alors dans ce déclin de la force hautaine,  
Dans cet affaissement de la chair et des os,  
Dans ces derniers éclats de la pensée humaine,  
Dans ce penchant rapide à l'éternel repos ;

Les seuls enivrements de l'âme en décadence,  
Les seuls rayonnements au milieu des brouillards,  
Les seuls parfums encor ranimant l'existence  
Seront l'humble respect et les pieux égards.

Le respect, le respect, ô jeunesse superbe !  
Accorde-le sans peine à tous les fronts chenus !  
La vénération dans l'âme d'un imberbe  
Est, avec la franchise, une grâce de plus.

Ne refuse jamais le peu que te demandent  
Des êtres chancelants dont les cercueils sont près :  
Honore-les afin que les cieux te le rendent  
Au jour où tu verras poindre les noirs cyprès.

Et nous, graves vieillards, patriarches des villes,  
Monuments respectés par les vagues du temps,  
Que son courant oublie, et que, comme des îles,  
Son flot à découvert laisse quelques instants ;

Nous qui, longtemps battus par les sombres orages,  
Et longtemps égarés sur la mer des vivants,  
A force de périls, à force de naufrages,  
Avons appris, hélas ! à connaître les vents ;

Nous en la main de qui la grande expérience  
A déposé sa lampe à la douce clarté,  
Et qui, dans les écueils nombreux de l'existence  
Marchons avec lenteur, mais avec sûreté ;

N'abusons pas des biens de la sainte sagesse,  
N'abusons pas des dons du savoir merveilleux,  
Et dans le gai troupeau de la folle jeunesse  
Ne portons pas des fronts ridés et soucieux,

Des visages armés de sévères paroles,  
Des cerveaux tout remplis d'orgueilleuses raisons ;  
Pensons à nos beaux ans, à nos passions folles,  
Aux jours de la vendange et des chaudes moissons.

Ah ! pour elle au contraire ayons des yeux de pères ;  
Aimons à la reprendre et non pas à l'aigrir :  
De nos saines clartés, de nos pures lumières,  
Pour elle illuminons le champ de l'avenir.

Laissons-la pas à pas se mettre à notre place  
Dans les rangs de l'armée, aux conseils de l'État :  
Devant elle sachons nous enfuir avec grâce ,  
Comme la nuit devant le soleil plein d'éclat.

Toutefois, en quittant les combats et l'arène,  
En remettant le ceste à des bras plus vaillants,  
Gardons-nous que l'ennui honteusement ne traîne  
Au sein des vils plaisirs l'honneur de nos vieux ans.

Tant que nous le pourrons, vivons par la pensée :  
Jusqu'au dernier soupir, jusqu'au seuil du tombeau,  
Que notre intelligence avec fruit exercée  
Augmente ses trésors, apprenne du nouveau.

Enfin, lorsque pour nous l'heure de la retraite  
Sonnera tristement au noir cadran des cieux,  
Lorsque Dieu nous dira que notre course est faite  
Et qu'il nous faut aller rejoindre nos aïeux ;

De ce monde mouvant, de ce monde éphémère,  
Détachons-nous sans bruit, sans regret et sans fiel,  
Comme un fruit doux et mûr, et qui, tombant sur terre  
Bénit le sol natal et l'arbre paternel.



# **HYMNE A LA MORT.**



## **XIX**

### **HYMNE A LA MORT.**

Je chanterai la mort, la mort inexorable,  
Non pas avec l'accent d'une voix lamentable  
Et sur un mode injurieux;  
Mais je la chanterai d'une noble manière,

Comme on chante au matin la divine lumière  
Qui finit la nuit sombre et colore les cieux.

O Mort ! pas un seul être en l'univers immense  
N'éprouve de la joie à ton sinistre aspect ;  
L'aigle gémit comme le roitelet,  
Le lion tremble, et l'animal qui pense  
Sent la frayeur blanchir son visage inquiet :  
Et pourtant ici-bas ta lugubre présence  
Est un ineffable bienfait.

Quelle vieille nourrice et quelle bonne mère,

Endorment mieux que toi les douleurs de l'enfant ?

Quel médecin meilleur, sur une plaie amère

Verse une huile plus douce, un baume plus calmant ?

Quelle tranchante épée et quelle forte lame

Comme toi rompent tous les nœuds

Qu'autour du flanc des malheureux

Serrent la tyrannie et la misère infâme ?

Lorsque nos vains désirs se sont bien combattus,

C'est ta main qui finit la lutte douloureuse,

Et, quand des passions le flux et le reflux

Nous a plus agités qu'une barque écumeuse,

C'est toi qui, dominant la mer tumultueuse,

Nous ramène une paix que nous ne perdrons plus.

Telle qu'un feu brûlant ou le jet du tonnerre,

Souvent la vie à l'acte humain

Accorde un pouvoir souverain,

Une force qui met en mouvement la terre :

Mais la mort prête aux faits un plus haut caractère :

Comme un sculpteur sublime et plein de gravité,

Elle complète l'œuvre et donne la beauté.

Oui, tout ce que l'on fait avec la mort en face

Porte le sceau divin qui jamais ne s'efface ;

Le flot du dévouement, la source du vrai beau,  
Ne coule largement qu'au pied du noir tombeau ;  
Et le cri qui tomba des hauteurs de Solyme,  
Le cri du juste mort sur la croix étendu,  
Est et sera toujours le cri le plus sublime  
Que l'univers ait entendu.

Ah ! nous avons bien tort, antique souveraine,  
O Mort ! de contempler ton front avec terreur ,  
De nous voiler les yeux à ta pâleur soudaine,  
Et, comme les enfants, de boucher à main pleine  
Nos oreilles à ta clameur.

Il vaut mieux célébrer ta céleste venue,  
Et rendre grâce à Dieu quand ta main imprévue  
Levant les lourds marteaux du logis paternel,  
Au sein d'une douleur qui nous pince et remue  
Fait rétentir le grand appel.

Il fait bon te chanter, surtout quand l'infamie  
Menace nos vertus de son ombre ennemie,  
Et quand, suspendu sur nos fronts,  
Le crime se dispose à ternir notre vie  
Du soufflé de sa bouche et de ses noirs poisons.

Alors vienne la mort ! mais au loin les ténèbres,  
Les cris désordonnés et les voiles funèbres  
Dont la crainte revêt la reine des tombeaux !  
Arrière le squelette aux ossements livides,  
La poudre du cercueil et les longs vers avides  
Se traînant sur les os !

La mort a dépouillé ses formes redoutables,  
La mort n'a plus rien de hideux :  
C'est un ange au front pur, aux paroles aimables,  
Avec un doux sourire éclatant dans les yeux ,  
Un ami des humains pareil aux demi-dieux ,

Qui ne parcourt la terre et ses flancs misérables

Que pour anéantir nos tourments odieux ,

Et nous donner après les palmes adorables

De la gloire des cieux.

## **HYMNE AUX TOMBEAUX.**



**XX.**

**HYMNE AUX TOMBEAUX.**

A voir le peu de temps que va la chose humaine,  
Et combien sa ruine est rapide et soudaine,  
On dirait, quand la mort a mis la main dessus,  
Détendu ses ressorts, relâché ses tissus,

De veine en veine éteint la chaleur nourricière  
Et donné la volée à l'âme prisonnière,  
On dirait que pour l'homme en cadavre changé  
Tout est fini sur terre , et qu'une fois rongé,  
Il n'y doit demeurer trace de son passage  
Non plus que dans les cieux n'en laisse le nuage,  
Ou l'ombre de la nuit sitôt que le soleil  
A montré son beau front à l'orient vermeil.  
Mais non : le vase d'or qui renferma le baume,  
Après qu'il est brisé, laisse encor son arôme  
S'exhaler dans les airs ; le temple aux contours purs  
Qui garda l'Éternel à l'abri de ses murs,  
Lors même qu'il n'est plus qu'un monceau de ruines,  
Attire encor la foule à ses pierres divines :

Tout n'est pas terminé pour l'homme qui s'éteint,  
Non seulement au ciel et devant le dieu saint ,  
Mais aussi dans les champs de l'existence humaine.  
L'homme en destruction , l'homme poussière vaine,  
Laisse encore ici bas quelque chose de grand ,  
Qui n'est point de la vie et n'est pas le néant ,  
Son tombeau ! Le tombeau , noble et puissante masse,  
Qui lie à l'avenir le passé qui s'efface,  
Monument qui s'élève avec solennité  
Sur les confins du temps et de l'éternité,  
Et que l'ardent regret , enfant des cœurs sincères,  
Arrose constamment de pleurs et de prières,  
Afin de consoler les ossements poudreux  
Qui gisent pêle-mêle en ses flancs ténébreux.

O soins touchants des morts et de la sépulture,  
Bons sentiments que Dieu mit dans notre nature,  
Vous êtes éternels, vous êtes aussi vieux  
Que la face du globe et la voûte des cieux !  
On vous trouve partout : dans le fond des savanes,  
Sous le sauvage abri des pendantes lianes,  
Comme au sein des cités sur le seuil des palais  
Que le porphyre et l'or décorent à grands frais.  
Tout ce qui porte un cœur, une âme douce et tendre  
Peut, n'importe sa place, aisément vous comprendre,  
Et, sans qu'il soit besoin d'enseignements puissants,  
Vous comprendra toujours jusqu'au déclin des ans.

Oui , tant que par les airs l'astre doré qui brille  
Éclairera le front d'un fils ou d'une fille,  
On verra l'humble terre ouvrir au bras mortel  
Son sein , pour recevoir l'ossement paternel ,  
Et le sombre cyprés, le gazon ou la pierre  
Se tailler et monter en pyramide altière,  
Pour raconter aux cieux, en signes éclatants,  
La grandeur de la perte et le deuil des enfants.  
Aussi combien , malgré nos douleurs et nos larmes,  
Le séjour des tombeaux conserve encor de charmes ;  
Combien leur solitude émeut l'âme et souvent  
En dit plus que le bruit de ce monde mouvant !  
Sous le couvert épais des funèbres ombrages,  
Aux douteuses clartés qui percent les feuillages,



Le souvenir des morts doucement agité  
Reparaît plein de force et plein de majesté.  
Là, planant au-dessus des embarras du monde  
Et largement lavé de toute fange immonde,  
Il éveille dans l'âme un plaisir noble et pur  
Comme un beau ciel dont rien ne peut troubler l'azur.  
La jeune fille morte en sa fleur virginale  
Renaît avec des traits d'une grâce idéale;  
Le jeune homme tombé comme un tendre sapin  
Reprend le vif éclat de son brillant matin;  
Et, comme un marbre blanc sans taches et sans veines,  
Le héros dépouillé des faiblesses humaines  
Se remontre aux regards de son peuple attristé  
Presque avec les rayons de la Divinité.

Tant la mort, comme un feu qu'un divin souffle anime,  
Épure toute chose à sa flamme sublime,  
Et, comme un sel infect évaporant le mal ,  
Ne laisse que le bien au creuset sépulcral.

Les tombeaux, les tombeaux ! loin d'être délétère  
L'air qui flotte alentour est sain et salubre,  
Et l'être qui l'aspire y puise abondamment  
L'apaisement de l'âme et l'encouragement.  
Souvent , au seul aspect de l'urne de son père,  
Un pauvre dégoûté de cette vie amère  
A redressé le front et reprenant du cœur  
Contemplé l'avenir d'un œil ferme et vainqueur.

Souvent , douce colombe à l'amour entraînée,  
Les deux pieds chancelants et la tête tournée,  
Une enfant près de choir aux bras d'un vil mortel  
S'est abattue aux pieds du cyprès maternel :  
Mais la croix secourable et l'ardente prière  
Bientôt l'ont relevée, et du froid cimetière  
La vierge est revenue à l'antique manoir,  
Plus calme et plus docile aux leçons du devoir.  
Enfin plus d'une fois un marbre qu'on renomme  
Aux grandeurs de la gloire a fait rêver un homme ;  
Plus d'un jeune Alexandre, au cou frêle et penchant ,  
Sur les cendres d'Achille a pleuré son néant ;  
Et plus d'un bien-aimé des nymphes d'Aonie  
A trouvé le secret de sa belle harmonie,

En contemplant au fond de quelque panthéon  
L'ossuaire fameux d'un Dante ou d'un Milton...  
O grands morts, ô héros, ô rois de la pensée !  
O vous tous que l'envie et la haine insensée  
Dès les premiers rayons de votre beau matin  
De féroces abois poursuivirent sans fin :  
Si la vie eut pour vous des orages sans nombre,  
Si le sol d'ici-bas fut une plaine sombre,  
Une arène fatale au combat incessant  
Où chacun de vos pas fut marqué par le sang,  
Que votre tombe est belle, et que l'heure dernière  
A bien payé les maux de votre vie entière  
En vous donnant le calme et les hommages dus  
A l'éclat surhumain de vos rares vertus !

Quel beau jour que le jour où plongeant sur vos âmes,  
La mort, aigle vainqueur, dans ses serres de flammes  
Vous prit ; alors la haine entr'ouvrit les deux yeux  
Et l'envie étouffa ses serpents odieux !  
Alors vous pûtes voir tout un peuple en alarmes  
Baigner vos ossements de ses pieuses larmes ;  
Mille lyres d'ivoire et mille nobles voix  
Chantèrent vos travaux, bénirent vos exploits ;  
Les bronzes meurtriers allumant leur tonnerre,  
Sur vos traces partout firent trembler la terre,  
Les étendards baissés saluèrent vos os,  
Et votre deuil pompeux, dans les champs du repos,  
Entra d'une façon vraiment plus triomphale  
Que ne le fit jamais la majesté royale.

Ainsi, quand le jour meurt, et que le roi des cieux,  
Voyant l'ombre passer sur son front radieux,  
Se penche vers les flots, il semble que la terre,  
Sans voix durant l'ardeur de son feu salulaire,  
A ce moment fatal sente plus vivement  
Le grand vide qui va se faire au firmament.  
Alors de tous les points de sa courbe divine,  
De tous les lieux frappés par l'astre qui décline,  
Du fond des vastes bois, des plaines et des mers,  
S'élèvent tout à coup mille souffles divers;  
Mille touchants accords montent, et ce murmure,  
Ce doux frémissement de toute la nature,  
Comme une hymne plaintif de regret et d'amour  
Accompagne au tombeau l'astre mourant du jour.

Ah ! loin de ressembler à ces races légères  
Que dévore la soif des choses passagères,  
Et qui sur le présent fixant toujours les yeux  
Jettent au vent d'oubli les cendres des aïeux ;  
Conservons dans nos cœurs une longue mémoire  
De tous ceux que la mort a ravis pleins de gloire,  
Et pour qui la patrie, épuisant le Paros,  
De ses royales mains a bâti des tombeaux.  
Soit que les sombres murs des hautes cathédrales  
Abritent saintement leurs pompes sépulcrales,  
Ou soit que la nature amoureuse du frais  
Fasse trembler autour la feuille des cyprès,

A l'heure où vient le soir, où les ombres tranquilles  
Du haut des monts voisins descendent sur les villes,  
A l'heure où, moins distraits par le fracas mortel,  
Les cœurs écoutent mieux les douces voix du ciel,  
Adorateurs pieux des trépassés célèbres,  
Tournons souvent nos pas vers leurs couches funèbres.  
Là, près d'eux recueillis, sur leur tombe inclinés,  
Pensons à leurs vertus, leurs travaux obstinés ;  
Pensons que tout ce luxe et de marbre et d'image,  
Qui reluit sur leurs corps, est le saint témoignage  
Des admirations de la société,  
Et le commencement de l'immortalité ;  
Que dans le vaste amas d'existences humaines  
Que l'Éternel répand sur les terrestres plaines,

Bien peu jettent assez de flamme et de splendeurs  
Pour doter leur trépas de semblables faveurs ;  
Que le bien et le beau sont les deux routes sûres  
Qui mènent à l'honneur des belles sépultures ;  
Mais que ces deux chemins ardu et meurtriers,  
Rebutent bien des cœurs et lassent bien des pieds.  
Pensons à tout cela : puis, rentrés dans la vie,  
Reprenons notre tâche avec la noble envie  
De laisser à nos corps de pareils vêtements.  
Méritons chaque jour d'illustres monuments,  
En attendant que Dieu dans sa munificence  
Nous accorde plus haut la grande récompense.

---

## **HYMNE A DIEU.**



## **XXI.**

### **HYMNE A DIEU.**

**Lorsque le sang chassé par de puissants ressorts**

**Du cœur de l'homme a jailli comme l'onde,**

**Il va roulant sa pourpre vagabonde**

**Par les mille canaux qui sillonnent le corps ;**

De toutes parts il anime, il féconde,  
Donne aux pieds la vigueur et la splendeur aux yeux,  
Et du cerveau caché sous une voûte ronde  
Fait sortir la pensée en éclairs radieux :  
Puis, lorsqu'il sent mourir sa chaleur souveraine,  
Et qu'il rentre aux poumons noir, sans force et malsain,  
L'air, le grand air de sa vivante haleine  
Comme le vieil Éson le rajeunit soudain :  
Et, tout renouvelé par l'élément divin,  
Riche de séve et fort de nourriture,  
Voilà qu'il redescend dans l'édifice humain  
Avec une substance et plus rouge et plus pure.

Ainsi l'âme se meut au corps de l'univers ;  
Ainsi l'âme l'inonde, et, passant au travers,  
D'innombrables beautés parsème sa surface ;  
Ainsi l'âme envahit et féconde l'espace,  
    Brille dans l'air en sublimes flambeaux,  
Éclate en masses d'or, en fleurs, en animaux,  
Et communique à tout la puissance et la grâce ;  
Ainsi, l'âme , perdant sa chaleur efficace  
Et sentant décliner la force de son feu,  
    D'un vif élan remonte d'elle-même  
Au foyer primitif, à la source suprême,  
Et va se retremper au grand souffle de Dieu.

Ah ! l'Éternel n'est pas l'artiste solitaire  
Qui, l'œuvre une fois faite et le moule jeté,  
Rentre dans l'immobilité,  
Et voit, silencieux, les choses se défaire.  
Dieu, toujours en activité,  
Et comme un bon manœuvre à la tâche excité,  
Le coude en plein dans la matière,  
Dieu, riche de pouvoir, de grâce et de beauté,  
A toujours de quoi satisfaire  
Aux besoins renaissants de la vitalité.

Par l'immense univers nulle âme n'est soustraite  
A l'immense regard de son œil vigilant.

L'humble ciron et l'éléphant,  
Le corps léger de l'alouette,  
Et l'orbe chevelu de l'ardente comète,  
Reçoivent tous, chacun dans leur cercle mouvant,  
Les effluves d'amour que son âme secrète  
Et verse à flots dorés sur l'ombre du néant.  
Dieu brasse de la vie et jette l'existence  
Sans calculer le nombre et le feu qu'il y met :  
Souffler la vie est son essence,  
Conserver l'être est sa puissance,  
Et quand il le détruit, toujours il le refait  
Avec plus de largeur, plus de magnificence  
Et de splendeur qu'il n'en avait.

Aussi de tous les points de la plaine du monde,

Du centre des rayons et de l'extrémité,

Quelle aspiration profonde

Au cœur toujours battant de la divinité !

Quel élan magnifique et quelle course ardente !

Quel concours d'éléments divers,

De soleils vieillissants, de globes entr'ouverts,

De feux mourants, de flots amers,

Avides de briser leur forme pâissante

Et de se rajeunir dans l'âme effervescente

Du Créateur de l'univers.

Non, jamais on ne vit dans l'antique carrière  
Plus de chars si vite emportés,  
Jamais on n'entendit à travers la poussière,  
Pour l'ineffable but, la palme populaire,  
Bondir plus de cœurs agités;  
Jamais au noir courant d'une sombre mêlée  
On ne vit l'œil en feu, la tête échevelée,  
Plus de fougueux guerriers prendre un rapide essor  
Pour saisir à la main et de pleine volée  
La victoire aux deux ailes d'or.

Heureuse l'âme à qui l'enveloppe fait faute  
Et que la main du temps dépouille par lambeau ;  
Elle est près de sortir d'un lugubre tombeau  
Pour atteindre aux splendeurs d'une sphère plus haute;  
Elle est près d'endosser un vêtement plus beau ;  
Heureuse l'âme à qui le corps fait faute !  
Mais plus heureuse encore est celle qui, sachant  
Qu'elle renferme en soi des lueurs immortelles,  
N'attend point pour partir et déployer les ailes  
Que la mort lui donne le vent !

Bienheureux, bienheureux celui qui se consume

Dès le jeune âge en désirs radieux !

Qui ne pense qu'au ciel et dont l'âme s'allume

A l'espoir d'arriver à mieux,

Et qui, tel que l'aiglon, oiseau faible et sans plume,

Mais ardemment épris des cieux,

Dès le nid se soulève et déjà s'accoutume

A fuir le globe soucieux !

O mon âme, courage ! imite dans ta sphère

L'exemple immortel des aiglons,

Fuis les voraces eris de l'épaisse matière ,

Dégage-toi des viles passions.

Que tes deux yeux tournés vers la sainte lumière

Boivent son rayon enchanté,

Et ne perdent jamais dans la vaste carrière

L'horizon idéal, source de la beauté.

Qu'importe qué la terre, enivrante syrène,

Pour mieux te retenir dans les chaînes du corps,

Déroule autour de toi la grâce souveraine

De ses mélodieux accords ;

Qu'importe les parfums de son humide haleine

Et ses magnifiques couleurs ;

Qu'importe même autour de la terrestre plaine

Le firmament et ses splendeurs :

Monte, mon âme, monte au grand foyer des âmes,

Va de toute ton aile au réservoir des flammes,

**Dirige là ton vol de feu,  
Monte, monte toujours, et ne fais point de pauses,  
Et sans jamais atteindre au Créateur des choses,  
Rapproche-toi toujours de Dieu !**

---



## ÉPILOGUE.



## **ÉPILOGUE.**

**Le vent de poésie a regagné les nues,  
Me voilà sans force et sans voix ;  
Les cordes de la lyre à demi détendues,  
Ne répondent plus à mes doigts.**

Les chants sont achevés, c'est Dieu qui les commence,

C'est Dieu qui soutient leur essor,

Et c'est lui qui devait avec magnificence

Inspirer leur dernier accord.

Avec lui, comme au son de la lyre thébaine

Jadis Amphion l'a tenté,

Avec lui j'ai voulu de la famille humaine

Bâtir l'idéale cité.

J'ai voulu revêtir et le marbre et la pierre

De l'éclat de sa majesté ;

J'ai voulu que son nom fût la pierre angulaire

Du temple de la Liberté.

Peut-être, pour oser une chose pareille,

Surtout pour la mener à bien,

Fallait-il une voix plus sonore à l'oreille,

Un archet plus fort que le mien ;

Peut-être fallait-il une âme plus croyante,

Peut-être de plus saints concerts,

Des chants pareils à ceux que l'antique hiérophante

Versait à longs flots dans les airs.

J'ai fait ce que j'ai pu, ce qu'à ma conscience

A soupiré l'esprit de Dieu ;

Le grand désir du bien a causé ma licence,

Et de force il me tiendra lieu.

Oui, quoiqu'il se rencontre en cette symphonie

Des tons et des rythmes divers,

L'Éternel, je l'espère, en sera l'harmonie,

Comme il l'est de tout l'univers.

---

## NOTES.



## **NOTES.**

### **HYMNE A LA TERRE.**

En empruntant à la mythologie le personnage de Cybèle, l'auteur s'est détourné un peu du vieux sens de la fable : en cela il a usé de la liberté poétique. Cybèle est seulement ici la personification de la terre, comme l'homme est celle de l'humanité.

## HYMNE AUX MONTAGNES.

C'est l'hypothèse de Descartes et de Leibnitz que l'auteur a cru devoir suivre relativement à la formation du globe. Quant à la gradation des êtres dans leur apparition sur la terre, il s'est conformé, autant que possible, au système de Cuvier.

## HYMNE AU MARIAGE.

La Bible, Homère, Platon, représentent les hommes primitifs comme des géants. Vico s'exprime ainsi sur le mariage dans sa *Philosophie de l'histoire* :

Le mariage fut accompagné de trois solennités. — La première est celle des auspices de Jupiter, auspices tirés de la foudre qui avait dé-

cidé les géants à les observer. De cette divination, *sortes*, les latins définirent le mariage, *omnis vitæ consortium*, et appelèrent le mari et la femme, *consortes*. En italien, on dit vulgairement que la fille qui se marie *prende sorte*. Aussi est-ce un principe du droit des gens, que la femme suive la religion publique de son mari. — La seconde solennité consiste dans le voile dont la jeune épouse se couvre, en mémoire de ce premier mouvement de pudeur qui détermina l'institution des mariages. — La troisième, toujours observée par les Romains, fut d'enlever l'épouse avec une feinte violence, pour rappeler la violence véritable avec laquelle les géants entraînèrent les premières femmes dans leurs cavernes. (VICO, *traduction de M. Michelet.*)

## HYMNE A LA FAMILLE.

Les premiers pères furent à la fois les sages , les prêtres et les rois ou législateurs de leurs familles. Ils durent être dans la famille des rois absolus , supérieurs à tous les autres membres , et soumis seulement à Dieu. Leur pouvoir fut armé des terreurs d'une religion effroyable , et sanctionné par les peines les plus cruelles. C'est dans le caractère de Polyphème que Platon reconnaît les premiers pères de famille. (Vico, *traduction de M. Michelet.*)

## HYMNE A LA FRANCE.

Dans cet hymne , l'auteur a essayé de faire la contre-partie de la Marseillaise. Il a voulu donner

au public un chant national, pacifique et religieux tout ensemble, ce qui dans sa pensée n'implique pas la condamnation de la Marseillaise, et ce qui n'empêche pas son application en temps et lieu, c'est-à-dire toutes les fois que la France aura besoin de repousser l'ennemi, de venger sa dignité blessée, ou de soutenir les droits de l'humanité.

#### CHANT DE VICTOIRE.

Ce chant, fait à l'époque de la prise de Constantine, est une des nombreuses expressions du sentiment de joie qui anima la population française à la nouvelle de cette conquête. Il exprime aussi le sens humain et religieux dans lequel il serait à désirer que la guerre fût conduite aujourd'hui.

## HYMNE A DIEU.

La comparaison qui forme la première strophe de cette pièce est tirée de la physiologie. C'est le phénomène de la respiration et de la circulation du sang dans le corps de l'homme.

La circulation s'opère, à très-peu près, de la même manière, dans l'homme, les quadrupèdes vivipares, les cétacés et les oiseaux. Le cœur est comme le tronc commun où viennent aboutir toutes les veines et d'où partent toutes les artères du corps. Mais il existe une différence remarquable entre l'arbre du système veineux et l'arbre du système artériel, qui viennent appuyer chacun leur tronc sur le cœur. Premièrement, le système veineux ramasse, par de petits rameaux dispersés dans toutes les parties du corps, le sang artériel

qui a servi à les réparer. Ce sang est donc appauvri, mais il reçoit en sa route, pour retourner au cœur, toutes les substances réparatrices que les sécrétions lui préparent. Enrichi des trésors que lui fournissent la nutrition, l'absorption des lymphatiques, etc., il s'avance vers l'oreillette et le ventricule droit du cœur, qui l'envoie au poumon, où il se ramifie en vaisseaux capillaires extrêmement fins. Là, sa nature est changée par l'action de l'air, ce principe que les anciens nommaient *abulum vitæ* ; il perd ses qualités de sang veineux ; il acquiert une couleur rouge éclatante ou vermeille, au lieu de rouge sombre qui le distinguait. Il passe dans les extrémités capillaires des artères pulmonaires, redescend au tronc vers le cœur gauche, qui le distribue par l'aorte à tout le corps, le pousse jusqu'aux extrémités les plus éloignées, où il porte la nutrition, le mouvement et la vie ; et c'est de là qu'il est repris

par les veines. Ainsi le sang artériel est centrifuge, le sang veineux centripète. (*Dictionnaire d'histoire naturelle.*)

---

## TABLE.



## TABLE.

|                              | Pages. |
|------------------------------|--------|
| AVANT-PROPOS. . . . .        | I      |
| Invocation. . . . .          | 13     |
| I. Hymne à la Terre. . . . . | 19     |
| II. Hymne au Soleil. . . . . | 35     |

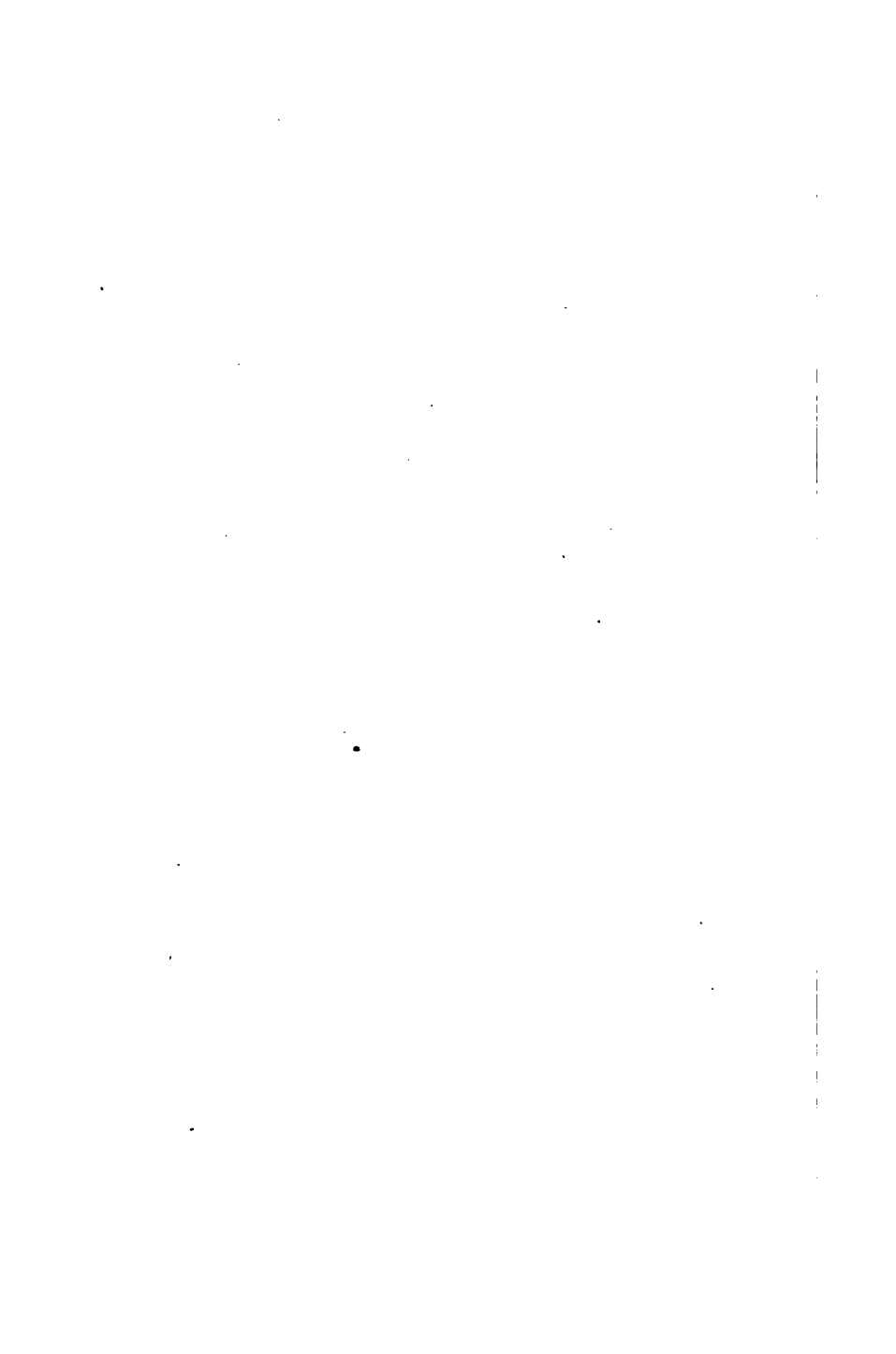
## TABLE.

|       |                              |     |
|-------|------------------------------|-----|
| III.  | Hymne à la Nuit. . . . .     | 51  |
| IV.   | Hymne à la Mer. . . . .      | 53  |
| V.    | Hymne aux Montagnes. . . . . | 56  |
| VI.   | Hymne à la Liberté. . . . .  | 71  |
| VII.  | Hymne au Travail. . . . .    | 81  |
| VIII. | Hymne à la Vigne. . . . .    | 91  |
| IX.   | Hymne au Froment. . . . .    | 103 |
| X.    | Hymne au Mariage. . . . .    | 117 |
| XI.   | Hymne à la Famille. . . . .  | 133 |
| XII.  | Chant du Poëte. . . . .      | 145 |
| XIII. | Hymne à l'Amitié. . . . .    | 157 |
| XIV.  | Hymne à la France. . . . .   | 163 |
| XV.   | Chant de Victoire. . . . .   | 171 |
| XVI.  | Hymne à la Candeur. . . . .  | 181 |

## TABLE.

|        |                               |     |
|--------|-------------------------------|-----|
| xvii.  | Hymne à la Charité. . . . .   | 187 |
| xviii. | Chant des Vieillards. . . . . | 195 |
| xix.   | Hymne à la Mort. . . . .      | 207 |
| xx.    | Hymne aux Tombeaux. . . . .   | 217 |
| xxi.   | Hymne à Dieu. . . . .         | 233 |
|        | Épilogue. . . . .             | 247 |
|        | Notes. . . . .                | 253 |

---





69705084







